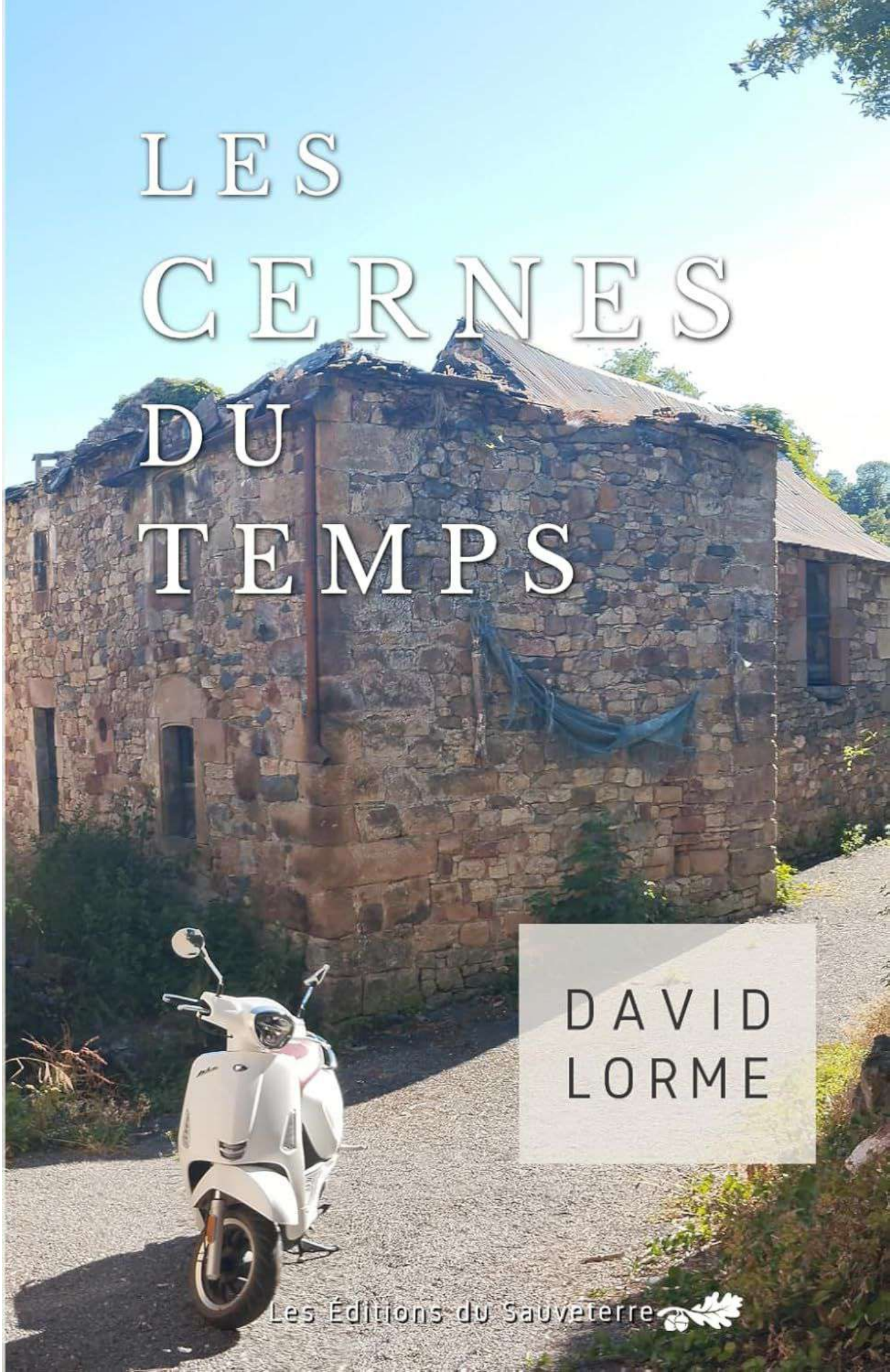
LES CERNES DU TEMPS



DAVID LORME

Les Éditions du Sauveterre

Les Cernes du Temps

Roman

David Lorme

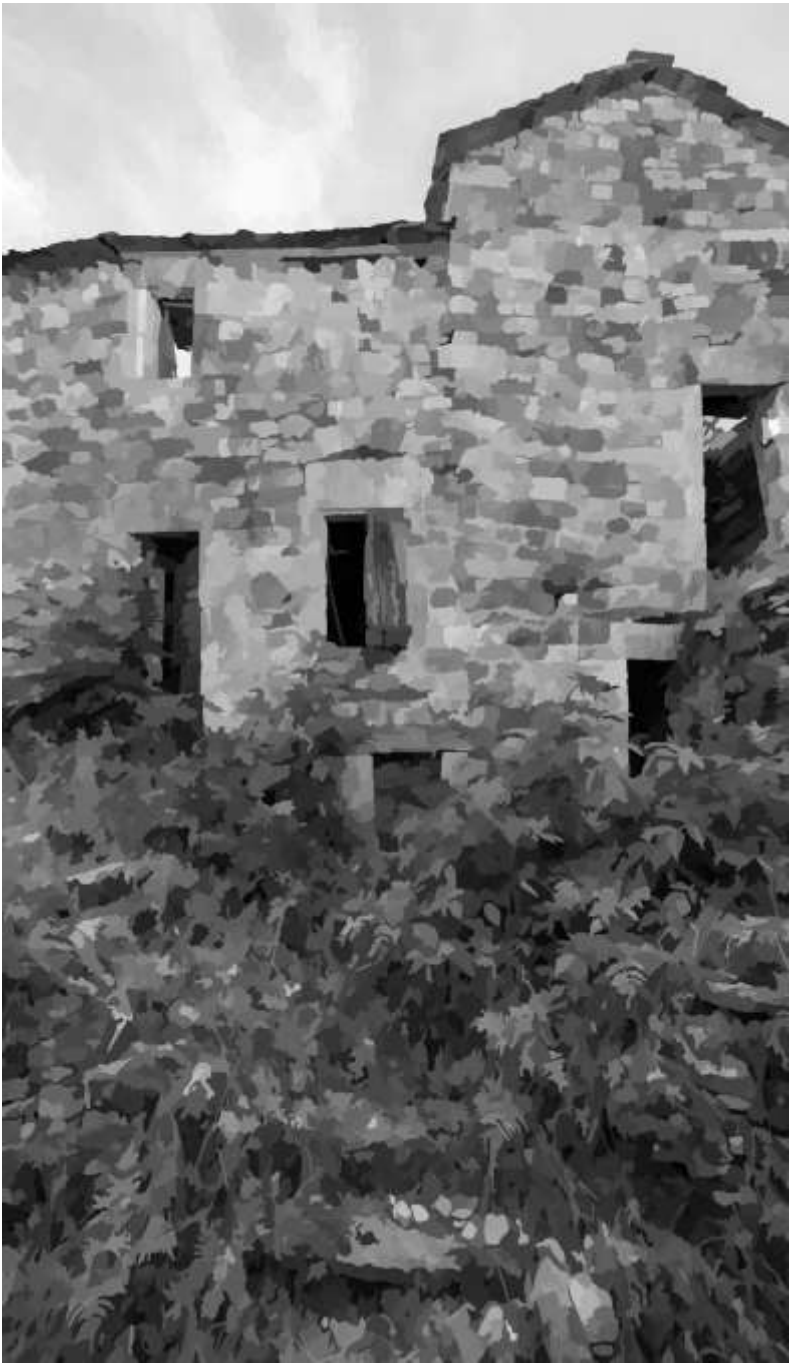
Première édition
© 2026 David Lorme. Tous droits réservés.
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. Toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur.
ISBN broché : 979-10-988063-0-8
Les Éditions du Sauveterre - 48500 La Canourgue – France
Dépôt légal : juillet 2026

Aux pierres.
Au juste.
Aux histoires impossibles.

À toutes ces choses impalpables
qui se créent
et prennent forme.

***

Chapitre 1 Les pierres.....7
Chapitre 2 Marion 17
Chapitre 3 La vitre.....25
Chapitre 4 Le Bûcheron 39
Chapitre 5 L'invisible.....47
Chapitre 6 Le verso 61
Chapitre 7 La rencontre.....77
Chapitre 8 L'épreuve.....89
Chapitre 9 Le cœur.....105
Chapitre 10 Le recul.....115
Chapitre 11 La lettre.....125
Chapitre 12 L'appel.....135
Chapitre 13 La fenêtre.....147
Chapitre 14 Le gué 157
Chapitre 15 Julien.....167
Chapitre 16 Lucie 189
Chapitre 17 Les cernes du temps.....207



Chapitre 1
Les pierres

De Sainte-Énimie, il faut trente minutes. Vingt minutes à travers le causse de Sauveterre, puis encore dix en passant par le sabot de Malpeyre, avant le chemin de terre qui longe la falaise, et soudain le promontoire s'ouvre sur la vallée du Lot. En bas, la rivière. En face, l'Aubrac qui commence, ses étendues sombres, ses horizons sans fin. Et là, accrochées à l'éperon rocheux comme si elles avaient poussé de la pierre elle-même, les maisons de Montferrand. Au-dessus, les ruines du château, muettes, têtues, plus vieilles que tout ce qu'on pourrait leur reprocher. Le hameau existe depuis le XIe siècle. Fief d'abord, puis place forte, puis oubli. Les Anglais l'ont occupé pendant vingt ans. Un pape y aurait eu sa mère. Le pont sur le Lot, en contrebas, trois arches de grès taillé, un contrefort brise-lames, a traversé six cents ans de crues sans sourciller. Ces pierres ont de la mémoire. Bien plus, sans doute, que la plupart des hommes qui ont prétendu les posséder. Le lot que j'ai acheté est au cœur du hameau, entouré des bâtisses déjà restaurées, comme si on lui avait laissé cette place centrale, ce silence au milieu, en attendant que quelqu'un arrive enfin pour le faire rebattre. Trois volumes effondrés, un appentis sans toit, des murs qui tiennent encore par une sorte d'entêtement. Le maire m'avait serré la main avec cette poignée des gens d'ici qui n'est pas une politesse :

— Depuis des siècles, ces pierres attendent quelqu'un, monsieur.

Je lui avais répondu que je n'étais pas pressé. Il avait souri, comme si on se comprenait sur la durée des choses. Ce que je n'avais pas dit, c'est que cette phrase m'avait suivi plus longtemps que prévu. *Depuis des siècles, ces pierres attendent quelqu'un*. J'aurais dû y entendre une formule de maire, une manière élégante de bénir la vente, de donner à l'acheteur l'impression qu'il n'achetait pas seulement des ruines mais une mission. Pourtant,

quelque chose s'était accroché. Peut-être parce que j'avais moi-même passé une bonne partie de ma vie à attendre sans savoir exactement quoi. Une forme. Une place. Un travail qui ne me demande pas de devenir quelqu'un d'autre. Un amour qui ne confonde pas ma présence silencieuse avec une absence. Je n'avais pas acheté Montferrand pour cela, évidemment. On ne signe jamais chez le notaire pour des raisons aussi nues. Sur le papier, il y avait des parcelles, des murs, une servitude de passage, un prix presque raisonnable parce que les gens raisonnables fuient les toits absents et les murs à reprendre. Dans ma tête, il y avait un chantier. Dans un endroit plus bas, plus honnête, il y avait autre chose : l'idée qu'un lieu abandonné pouvait encore répondre si on lui donnait assez de temps. Ce matin de septembre, je gare le camion et je reste un moment immobile à regarder. La première chose que je fais, chaque fois, c'est le tour des murs. Pas par méthode seulement. Par superstition, peut-être. Je passe la main sur les joints, je regarde les pierres d'angle, les fissures, les endroits où l'eau a commencé son lent travail de sape. Les murs parlent avant qu'on les touche. Il suffit de ne pas arriver trop vite. Ce matin-là, le mur nord avait bougé. Rien de spectaculaire. Pas un effondrement. Pas même une pierre tombée. Seulement une ouverture nouvelle dans une fissure que j'avais notée quinze jours plus tôt, un trait noir à peine élargi entre deux blocs de calcaire. Un autre homme n'aurait peut-être rien vu. Moi, je l'ai vu aussitôt. Les choses qui lâchent commencent rarement par faire du bruit. Elles changent d'expression. J'ai posé le sac d'outils, approché l'échelle, et je suis resté dix bonnes minutes à regarder cette faiblesse dans le mur comme on regarde une phrase qu'on n'arrive pas à comprendre. Le soleil venait de passer au-dessus du promontoire. La pierre était encore froide sous mes doigts. J'ai gratté un peu de mortier pulvérulent avec la pointe du couteau. Il est tombé en poussière claire dans ma paume.

— D'accord, j'ai murmuré.

Je parle parfois aux murs. Pas beaucoup. Des phrases courtes. Des accords de principe. On négocie comme on peut avec ce qui est plus vieux que soi. La lumière est blanche et nette, celle des matins

de fin d'été qui ne ment pas. Les herbes hautes sur les décombres. Un figuier sauvage qui a colonisé le joint d'un mur depuis dix ans au moins. Un lézard immobile sur la pierre tiède. Le silence des hauteurs lozériennes, jamais vide, traversé de vent et d'oiseaux. Je sors la pelle. La pelle a le manche poli par d'autres mains que les miennes. Je l'ai achetée dans un lot, avec deux pioches, une masse et une caisse de coins rouillés. J'aime les outils qui ont déjà servi. Ils ne promettent rien. Ils savent. Le bois du manche porte une usure douce à l'endroit exact où la paume se referme, et cette coïncidence avec la main d'un inconnu me calme toujours. On n'est jamais le premier à essayer de tenir quelque chose debout. Je plante la pelle dans les herbes hautes. La terre résiste, sèche au-dessus, humide dessous. Les premières pelletées ne donnent rien de noble : des racines, des bouts de tuiles, des gravas, un vieux morceau de plastique bleu que quelqu'un a laissé là il y a peut-être trente ans. C'est souvent comme ça, les commencements. On croit entrer dans l'histoire, et l'histoire vous offre d'abord une bâche pourrie. Il y a des hommes qui occupent l'espace sans effort et d'autres qui le traversent comme une ombre portée, présents sans s'imposer, remarqués trop tard. Je suis de ceux-là. Svelte, le regard bleu qui vire au gris selon la lumière, quelque chose de roux dans les cheveux quand l'été s'attarde. Solitaire par nature plus que par choix, ou peut-être que la distinction n'a plus beaucoup d'importance depuis longtemps. Les femmes me regardent parfois comme on regarde quelque chose qu'on ne sait pas encore si l'on veut toucher. Je ne cherche pas ça. Ça arrive quand même, dans un sourire trop direct, dans un regard qui s'attarde un peu plus que le reste. Je déroute ensuite. Trop présent, trop intense, trop ailleurs en même temps. Je crois qu'elles avaient raison. Je n'ai jamais su comment être autrement. Mes mains, elles, ont toujours su ce qu'elles faisaient. Depuis les premières forêts, les premières grumes abattues à seize ans, quand l'école m'avait rendu à moi-même sans le savoir, en m'en expulsant. J'avais découvert là-dedans quelque chose que les salles de classe n'avaient pas réussi à me montrer : que je n'étais pas stupide. Juste ailleurs. Juste autrement fait. La

suite est longue et sinueuse. Des années à apprendre la nuit ce que le jour ne m'avait pas donné. Des soirs, des cours, de la fatigue, et cette obstination que les gens prennent souvent pour du calme quand ils n'en voient que la surface. J'ai fini par faire un métier étrange : apprendre aux machines à regarder le monde. À reconnaître une forme, un défaut, une anomalie invisible à l'œil humain. Des algorithmes qui voient ce que personne ne voit. Je travaille de chez moi, dans le silence des causses, avec la Lozère par la fenêtre et des algorithmes à nourrir, cent pour cent télétravail, le genre de métier que personne n'aurait prévu pour le gamin renvoyé de l'école, et qui pourtant découle de tout : la forêt, les cours du soir, les années à monter seul cet escalier que personne n'avait construit pour moi. Il y a une cohérence là-dedans que je n'aurais pas su formuler avant de la vivre. Les gens trouvent paradoxal que le même homme apprenne aux machines à voir le jour et restaure des murs du XIe siècle le week-end. Moi, je trouve cela évident. Les deux font au fond la même chose : regarder ce qui est là, vraiment là, sous la surface, le défaut dans la soudure, le joint qui lâche, la pierre qui sonne creux. La technologie de pointe et la chaux hydraulique exigent la même attention exacte, la même patience du détail. J'apprends à des algorithmes à reconnaître l'invisible, l'anomalie dans dix mille images, l'écart d'un dixième de millimètre, et le week-end je pose mes mains sur des pierres taillées avec le même souci d'exactitude, la même volonté que cela dure bien au-delà de celui qui les a posées. Ce sont les mêmes gestes, à huit siècles de distance. La précision comme langage. La durée comme ambition. Montferrand, je crois que je sais ce que c'est. Ces pierres abandonnées par ceux qui auraient dû en prendre soin, les consolider, les habiter, leur donner une suite. Je répare ce qui a été laissé en plan. C'est peut-être la plus belle chose que je sache faire. Le travail à la pelle a sa propre durée. Le corps trouve un rythme, les pensées se déposent comme du sédiment, les plus légères d'abord, les lourdes ensuite. Ce matin, les lourdes arrivent vite. Je pense à ces pierres. À ce que cela veut dire, laisser quelque chose debout et partir quand même. Ne pas se retourner. Fermer une

porte qui n'était plus la sienne et disparaître dans une vie où l'on n'avait plus de place pour ce qu'on laissait derrière. Laisser le silence s'installer dans les pièces vides, les saisons faire leur travail de défaite, les herbes pousser dans les joints, les charpentes céder une à une dans l'indifférence, jusqu'à ce que plus personne ne se souvienne qu'il y avait là un feu, des voix, quelqu'un qui dormait sous ce toit et qui avait un nom. Les pierres n'accusent pas. C'est peut-être ce qu'elles ont de plus grand. Elles portent tout sans rien réclamer, l'abandon, l'oubli, les hivers sans chauffage, les étés sans ombre. Elles attendent avec cette patience qui n'est pas de la résignation mais autre chose, quelque chose de plus noble, quelque chose que les hommes ont perdu en route. Elles ont le temps. Elles l'ont toujours eu. Il y a des absences qui font un bruit sourd et constant, comme une fréquence trop basse pour être entendue mais qu'on sent dans la poitrine, certains jours, quand le monde se tait un peu. Cela ne m'empêche pas de vivre. Cela donne seulement une certaine forme à ce que je construis. J'ai appris que les mains suffisent. Que le silence se répare comme la pierre, lentement, à condition de ne pas faire semblant que ce n'est pas du silence. La pelle racle le fond. La pièce principale révèle ses vraies proportions : large, bien orientée plein sud, avec ces murs épais de soixante centimètres qui disent quelque chose sur le sérieux de ceux qui les ont bâtis.

Vers onze heures, la pelle accroche autre chose que de la pierre. Un bruit plus mat, plus plein. Je m'accroupis, dégage à la main, retire une motte, puis une autre. C'est un morceau de seuil, ou peut-être une ancienne marche, enfoui sous les tuiles cassées. Le bord est usé en son centre, creusé par des passages innombrables. Des pieds ont insisté là pendant des années, peut-être des siècles, jusqu'à donner à la pierre cette fatigue douce qui ressemble presque à une caresse. Je reste longtemps à genoux devant cette marche. C'est ridicule, évidemment. Une pierre plate, voilà tout. Mais il y a dans les seuils quelque chose qui me bouleverse. Ils ne sont ni dedans ni dehors. Ils appartiennent au passage. Tout ce qui entre, tout ce qui sort, tout ce qui revient, tout ce qui ne revient pas, finit par les

toucher. Celui-là avait connu des sabots, des bottes, des pieds d'enfants, des jours de fête, des départs qu'on avait crus provisoires. Puis plus rien. La marche avait continué d'être une marche dans une maison où personne ne passait plus. Je la dégage entièrement, lentement, avec une sorte de respect que je trouverais excessif chez un autre. Quand elle apparaît enfin, je comprends que je ne la déplacerai pas. Pas tout de suite. Peut-être jamais. Certaines choses ne doivent pas être remises en place trop vite. Il faut d'abord accepter qu'elles aient attendu. À l'angle nord-ouest, les pierres de taille sont parfaitement appareillées. Quelqu'un les a choisies une à une, taillées, posées avec l'intention que cela dure bien au-delà de sa propre vie. Cet homme est mort depuis longtemps. Il ne saura jamais que cela tient encore. Je trouve ça beau. Je mange sur un mur de soutènement, face à la vallée. En bas, le pont médiéval enjambe le Lot avec la tranquillité des ouvrages qui ont décidé une fois pour toutes de ne pas bouger. Des buses tournoient au loin, portées par un thermique invisible. Le café est tiède, le silence est entier. C'est le meilleur moment de la semaine. Le téléphone vibre dans la poche de ma veste, posé sur le mur. Marion. Une photo d'elle s'affiche, prise l'été précédent à Nasbinals, les cheveux dans le vent, les yeux plissés de lumière. Une belle photo. Une photo où je me souviens avoir pensé qu'elle était belle, et m'être senti soulagé de le penser encore. Je décroche.

— Ça avance ? demande-t-elle.

Sa voix a le bruit de la maison derrière elle. Une porte de placard. Un enfant qui parle trop loin. La vie ordinaire, là-bas, avec ses horaires et ses chaussettes perdues.

— Un peu. J'ai dégagé la pièce principale.

— Tu rentres vers quelle heure ?

Je regarde le mur nord, la fissure, la lumière encore haute, les outils étalés près de moi. Je sais déjà que je vais mentir, mais d'un mensonge domestique, presque tendre, de ceux qu'on se pardonne parce qu'ils n'ont pas encore l'air graves.

— Pas trop tard.

Il y a un silence minuscule. Le genre de silence qui connaît la vérité sans vouloir lui faire de scène.

— D'accord, dit-elle. On mange vers huit heures.

— Je serai là.

— Julien.

— Oui ?

— Ne te fais pas mal.

Je souris, les yeux sur mes mains couvertes de poussière.

— Trop tard.

Elle rit doucement. Puis elle raccroche. Je garde le téléphone dans la main quelques secondes après la fin de l'appel. Ce n'est rien. Une femme qui appelle son mari un dimanche. Un homme qui répond au milieu des pierres. Une vie qui tient. Peut-être que tout ce qui tient commence comme ça : par de petites phrases exactes, répétées assez longtemps pour devenir une maison. La maison est allumée quand je rentre. Avant même de couper le moteur, je vois la lumière de l'entrée, celle que Marion laisse toujours quand je tarde. Pas pour me surveiller. Pour que je n'entre pas dans le noir. Ce genre de détail rend les choses plus compliquées qu'une dispute. Dans la cuisine, le dîner, les enfants, le bruit ordinaire d'un dimanche soir. Une casserole encore chaude sur la plaque. Des cahiers ouverts sur la table. Une chaussette seule sous une chaise. La radio trop basse pour être écoutée vraiment. Tout ce désordre familier que j'ai parfois trouvé étouffant et qui, certains soirs, me sauve précisément parce qu'il ne demande pas à être pensé. Marion lève les yeux vers moi.

— Tu es couvert de poussière.

— C'est mon état naturel.

Elle sourit sans répondre. Elle connaît la phrase. Je l'ai déjà dite cent fois. Peut-être davantage. Il y a dans les couples une quantité effrayante de phrases qui continuent à vivre longtemps après avoir cessé d'être neuves. Je vais me laver les mains. La poussière de chaux résiste dans les plis, sous les ongles, au bord des poignets. Quand je reviens, Marion passe derrière moi et pose la main sur mon épaule, une seconde, en passant. Je mets la mienne sur la

sienne. Elle est déjà repartie. Vingt ans de ce geste-là. De cette cuisine, de cette lumière, de ce bruit familier qui est une forme de confort, je le sais, je ne l'oublie pas. Je l'aime. Ce n'est pas la question. La question, je ne saurais pas encore la formuler. Pas ce soir. Tard, dans le canapé, les enfants couchés, Marion endormie. C'est en cherchant des informations sur le rejointoiement à la chaux que je l'ai trouvée, il y a quelques semaines de cela, une nuit comme celle-ci. Une vidéo dans les résultats. La miniature montrait une femme de profil, flûte traversière à la main, devant un mur de pierre encore en chantier. Derrière, on devinait le moulin, les ouvertures brutes. Sur un établi, au second plan, des éclisses de bois courbées et des cols de violons en cours de taille trahissaient un atelier de lutherie au milieu du chantier. Le titre parlait de mortier de chaux. Je n'ai pas compris tout de suite le rapport entre la fabrication des instruments, la flûte et la chaux. J'ai cliqué. Peut-être le mur. Peut-être ce décalage-là. Peut-être elle. J'ai failli refermer au bout de dix secondes. Pas parce que c'était mauvais. Parce que c'était trop personnel, d'une façon que je n'attendais pas. Les vidéos techniques ont normalement cette pudeur confortable des démonstrations : une main, un outil, une matière, une voix qui explique. Là, il y avait tout cela, mais pris dans un lieu qui semblait encore en train de se défendre contre l'abandon. Un mur à moitié rejointoyé. Une bâche dans un angle. Des outils de lutherie posés à côté d'un seau de mortier. Une vie entière qui refusait de choisir entre le provisoire et l'ambition. Elle n'avait pas l'air de présenter un chantier. Elle avait l'air d'habiter une lutte. C'est peut-être cela qui m'a retenu d'abord. Pas elle. Pas encore. Cette manière de ne pas séparer le travail de la vie, le beau du nécessaire, la poussière de la musique. Je connaissais quelque chose de cette confusion-là. À Montferrand aussi, rien n'était proprement séparé. Les pierres, le métier, les week-ends, le corps, la fatigue, le désir obscur de sauver quelque chose qui n'avait rien demandé. Elle expliquait le rejointoiement à la chaux avec une précision que je n'avais trouvée nulle part ailleurs, les proportions du mortier, la brossette, les erreurs qui abîment la pierre sans qu'on s'en rende compte tout de suite. Sa voix passait simplement, posée,

sur un fond de musique, quelque chose de lent, d'ample, que je n'ai reconnu qu'après. Elle parlait à la caméra comme à quelqu'un qu'elle connaissait déjà, sans chercher à convaincre. Debout dans ce vieux moulin qu'elle habitait et restaurait de ses mains pour y installer son atelier, tablier clair, les mains encore prises de poussière, les cheveux ramenés en arrière sans soin. Brune. Les yeux verts, très directs, qui ne lâchaient pas l'objectif. J'avais regardé la vidéo deux fois. Pour les joints la première fois. Pour autre chose la seconde, sans tout à fait le nommer. Puis d'autres vidéos. Puis d'autres encore, sans l'avoir décidé, comme on revient vers une lumière qu'on n'a pas allumée soi-même. Ce soir, la vidéo dure sept minutes. Lucie est dans son atelier. Elle travaille un assemblage et quelque chose a raté, un trait de scie à un millimètre. Elle tient la pièce abîmée à bout de bras, la regarde, puis se retourne vers la caméra avec ce sourire qui est presque un rire.

— Un millimètre, dit-elle. Un millimètre et la pièce est bonne pour la poubelle.

Elle pose la pièce sur l'établi. Passe les mains dans ses cheveux.

— La bonne nouvelle, c'est que j'ai encore du bois. La mauvaise, c'est que c'était le dernier bout de ce plateau. Donc on recommence depuis le début, et cette fois on mesure deux fois.

Elle dit cela sans colère et sans performance. Juste avec la solidité tranquille de quelqu'un qui a appris depuis longtemps à regarder les erreurs en face sans s'effondrer. La caméra filme ses mains un moment, juste ses mains qui tracent sur le bois, précises, marquées par le travail. Je m'arrête sur cette image. Je sais reconnaître une main qui travaille. Pas seulement à ses marques. À sa manière de s'arrêter. Les mains qui font vraiment quelque chose ne bougent pas tout le temps. Elles attendent, elles évaluent, elles reprennent. Devant la caméra, les siennes avaient cette intelligence-là. Une précision sans raideur. Une fatigue sans plainte. Une sorte de confiance dans la reprise. Je pensais aux pierres comme si elles appartenaient à un autre monde, plus ancien, plus grave, plus silencieux. Et pourtant, devant ces mains sur le bois, quelque chose répondait. Pas une idée. Pas encore une pensée. Une reconnaissance

plus basse, plus physique. Le corps comprend parfois avant nous. J'ai failli laisser un commentaire. Rien d'extraordinaire. Une question sur la chaux, peut-être. Ou un remerciement pour la précision. Le curseur clignotait sous la vidéo, dans ce rectangle blanc où les gens déposent des choses trop grandes pour l'espace prévu. J'ai écrit : *Merci pour cette explication, c'est rare de trouver quelqu'un qui parle des murs sans les simplifier.* Je suis resté devant la phrase. Puis je l'ai effacée. Il y avait déjà trop de moi dans ce « rare ». Trop de reconnaissance. Trop de cette joie étrange qu'on éprouve lorsqu'un inconnu formule une chose qu'on croyait devoir porter seul. J'ai refermé mon téléphone, comme si le danger venait de l'écran et non de la manière dont j'avais soudain voulu y apparaître. J'éteins la lampe. Dans le noir, je pense aux pierres de taille de l'angle nord-ouest. À la ressemblance frappante d'un homme que je n'ai vu qu'une fois. Aux mains de cette femme sur le bois.

Je ne fais pas le lien.

Pas encore.

Chapitre 2
Marion

Elle rentre toujours la dernière. Pas parce qu'elle traîne, Marion ne traîne jamais. Mais parce qu'elle finit avant de partir. Elle vérifie les transmissions, ajuste les plannings du lendemain, rappelle au passage deux ou trois collègues qu'elle ne veut pas laisser sans réponse. Elle range son bureau comme on range quelque chose qu'on respecte. Infirmière à l'hôpital de Mende, elle est devenue cadre de santé avec les années, sans jamais vraiment le dire comme ça. Elle tient les équipes, les horaires, les absences, les imprévus. Elle passe ses journées entre les chambres et les bureaux, à faire tenir ensemble des gens fatigués, des corps usés, des urgences qui n'attendent pas. Elle fait cela depuis des années avec une constance que j'observe depuis le début sans jamais tout à fait comprendre d'où elle vient. Il y a chez elle une forme d'assise qui ne s'annonce pas. Elle ne prend pas de place pour être vue ; elle est là, simplement, et les choses autour d'elle s'ordonnent parce qu'elle est là. Ce soir, elle arrive à dix-neuf heures trente, les clés dans une main, le sac dans l'autre. Elle pose tout sur le banc de l'entrée avec ce geste précis et fatigué que je connais par cœur. Elle embrasse Louis qui traîne dans le couloir, elle crie vers le haut de l'escalier :

— Elliot, Anouk, je suis là !

Et elle entre dans la cuisine sans attendre de réponse parce qu'elle sait qu'il n'y en aura pas, ou si peu. Je suis déjà là, attablé avec mon ordinateur. Elle me regarde, elle sourit.

— Bonne journée ?

— Correcte. Toi ?

— Chargée.

Elle ouvre le réfrigérateur. Elle sort ce qu'il faut pour le dîner avec cette économie de gestes des gens qui savent exactement ce qu'ils font et n'ont pas besoin d'y réfléchir. Brune, les cheveux coupés court depuis quelques années, une décision pratique,

m'avait-elle dit, et je n'avais pas cherché à en savoir plus. Espagnole par son père, avec dans le teint et dans la façon de tenir son corps quelque chose de cette solidité méditerranéenne qui ne s'explique pas, qui est là comme la roche est là. On s'est rencontrés à vingt-quatre ans. Elle était déjà entière, ancrée, avec cette façon d'aimer qui n'a pas besoin de se démontrer. Moi, j'étais l'inverse ou presque, incertain, intense, parti dans des directions que personne ne suivait vraiment. Elle avait suivi, elle. Sans se perdre elle-même. Sans jamais me demander d'être autrement. Je me souviens d'une chose qu'elle m'avait dite très tôt, un soir où je doutais de tout comme je doutais souvent. Elle m'avait regardé avec ce calme qui n'est pas de l'indifférence et elle avait dit :

— Je veux juste que tu sois heureux. C'est tout ce que je veux.

Vingt ans plus tard, elle dit encore la même chose. Pas souvent, Marion n'est pas une femme qui répète. Mais quand cela vient, c'est la même phrase, avec la même voix, et je sais qu'elle est vraie comme au premier jour. C'est peut-être cela, le plus difficile à porter. On s'est rencontrés à Montpellier, dans un cours d'anglais du soir, ces cours qu'on prend après le travail avec la vague intention de progresser et la certitude qu'on ne révisera jamais. Elle m'a trouvé prétentieux d'emblée. Je ne lui en veux pas. J'ai cette présence un peu pressée et exigeante des gens qui ont dû se construire sans filet, on prend cela pour de la prétention, et ce n'est pas tout à fait faux, et ce n'est pas tout à fait cela non plus. L'envie de bien faire, trop bien faire. La tension visible de ceux qui savent qu'ils ne peuvent pas se permettre de flotter. Elle a vu le revers assez vite. C'est cela qui m'a sauvé, et c'est cela, je crois, qui lui a plu : sous la façade il y avait quelqu'un qui se moquait de lui-même, qui doutait, qui cherchait. Elle avait l'œil pour ça. Elle l'a toujours eu. Une façon de sentir, derrière ce que les gens montrent, ce qu'ils essaient péniblement de tenir ensemble. Le voyage en Angleterre a tout décidé. Le groupe avait ses plans, ses musées raisonnables, ses pubs convenus. Moi, je voulais voir le musée des instruments de torture, ces collections d'engins médiévaux que les Anglais conservent avec un certain orgueil muséographique. Personne ne

voulait y aller. Sauf elle. Elle a dit oui simplement, sans faire semblant que c'était son idée du bon temps, juste parce que j'y allais et qu'elle avait décidé, quelque part, de voir où menaient les chemins que je prenais seul. J'ai trouvé cela courageux, pas le musée, ça. La décision de s'écarter du groupe pour suivre quelqu'un qu'on ne connaît pas encore vraiment. On a passé deux heures devant des appareils conçus pour faire souffrir, et on a ri, et on a parlé de tout sauf de nous. En ressortant dans la rue grise de Londres, j'ai su, pas encore comment ni pourquoi, mais su, que cette femme-là voyait quelque chose que les autres ne prenaient pas la peine de chercher. De retour en France, on a cherché à se revoir, juste nous deux, sans le groupe, sans le prétexte du cours. Elle parlait souvent de partir vivre en Espagne, du côté de Barcelone. Moi aussi, l'idée me travaillait, et cela nous a rapprochés comme se rapprochent les gens qui regardent dans la même direction sans encore savoir s'ils partiront ensemble. Le flirt commençait, discret, réel. Mais je ne voulais pas faire la chose attendue, l'invitation au cinéma, le dîner à deux, ce chemin balisé que tout le monde connaît et qui mène où il mène, trop vite, trop lisse, vers quelque chose qui ressemble à l'amour sans en avoir encore le poids. Il y a des histoires qui commencent comme ça et qui finissent comme ça, dans la facilité d'abord, dans l'ennui ensuite, et personne n'a vraiment existé pour l'autre. Je voulais qu'elle me connaisse avant de décider quoi que ce soit. Pas la version présentable, le reste, le difficile, l'exigeant, celui qui prend ses décisions seul et ne s'en excuse pas, celui qui a ses angles, ses silences, ses directions que personne ne suit toujours. Si elle restait après avoir vu tout cela, alors elle savait où elle mettait les pieds. Et alors seulement cela vaudrait quelque chose. J'ai organisé une fête chez moi. En apparence : des amis, une soirée ordinaire, du vin, du bruit, cette chaleur un peu désordonnée des appartements trop petits un soir d'hiver. En réalité : tout était pensé pour elle, et elle seule, et mes amis étaient dans la confidence. Je voulais qu'elle me voie à travers eux, dans mon monde réel, avec mes gens, sans le filtre des premiers rendez-vous qui sont toujours un peu des auditions où chacun joue le meilleur de lui-même et

rentre chez soi épuisé d'avoir été parfait. C'était ma façon à moi de lui ouvrir une porte vraie plutôt qu'une porte de théâtre, entrer par là où je vis, pas par là où je me présente. Mais les vraies portes ont des courants d'air. J'avais invité mon ex, une femme encore éperdument amoureuse de moi, parce que je ne voulais pas que Marion soit la seule femme au milieu des hommes. Une intention simple, un peu naïve. Ce que je n'avais pas calculé, c'est ce que cela créerait dans la pièce : les regards qui s'attardent, les silences qui durent une seconde de trop, ces petits signaux souterrains que les femmes lisent avant que les hommes aient fini leur phrase. Un imbroglio involontaire. Du bruit là où je voulais de la clarté. Exactement le genre de désordre qui donne aux gens une bonne raison de partir ou de mal interpréter, et beaucoup l'auraient fait, et ils auraient eu l'air d'avoir raison. Elle n'est pas partie. Elle a lu à travers. Pas en prenant du recul, pas en attendant que la poussière retombe, mais dans l'instant même, dans le mouvement, dans ce désordre que j'avais involontairement semé. Elle a vu le fond des gens sans se laisser arrêter par la surface, démêlé ce qui était réel de ce qui relevait du bruit, compris l'architecture de la soirée sans en avoir le plan. C'est une chose rare, et je le savais, cette capacité à rester dans une pièce compliquée sans fuir ce qui confond, à voir juste là où d'autres voient trouble. C'est là que je l'ai vraiment vue, elle aussi, pour la première fois. Pas la femme du cours d'anglais. Pas la femme du musée. Elle. Entière. Avec cette profondeur tranquille qui ne se donne pas, qui se révèle seulement dans les moments où tout pourrait mal tourner. À partir de là, j'ai su. Cette femme pouvait me suivre. Elle savait où poser les pieds dans le noir. On est partis à Barcelone un an après cette soirée, comme on fait les choses importantes, sans trop peser le pour et le contre, parce que l'envie était là depuis le début et qu'on avait fini par comprendre que les envies partagées ne se discutent pas, elles se vivent. Barcelone : la lumière qui ne lâche pas, les journées qui débordent sur le soir, la chaleur qui reste dans les murs, et cette impression que la vie continue dehors sans vous attendre, mais en vous laissant pourtant une place. On a eu Anouk là-bas. Notre fille, née au cœur

de cette effervescence, comme si elle scellait notre premier ancrage. On a acheté un appartement. On l'a retapé de nos mains comme on retaperait tout, comme c'est notre façon à nous de nous approprier les endroits, en les transformant un peu, en y laissant la trace de ce qu'on est. Puis Toulouse. Le retour en France. Une opportunité professionnelle, un jeu vidéo à développer pour une entreprise importante, cette capacité que j'ai toujours eue de bifurquer vers ce que personne n'avait prévu pour moi. Elliot est arrivé dans cette période-là, deuxième enfant, deuxième ancrage, et on cherchait une maison, un endroit où poser tout cela durablement, les enfants, les projets, cette vie construite bout à bout depuis nos débuts. Et puis la Lozère est revenue. Pas comme une idée, comme un souvenir physique, presque corporel. Des vacances sept ans plus tôt, l'une de ces semaines qui s'impriment différemment des autres, où le paysage entre par les yeux et ne repart plus. Les causses, ce silence, cette lumière qui ne ressemble à aucune autre, les villages de pierre accrochés aux pentes comme s'ils avaient poussé là naturellement, sans intervention humaine. On s'était regardés un soir, Marion et moi, avec cette question qui n'avait pas besoin d'être formulée entièrement :

— Et pourquoi pas là ? Pourquoi recommencer ailleurs ce qu'on pourrait recommencer ici, dans un endroit qui nous avait déjà parlé ?

On s'est laissé tenter. C'est la phrase exacte. On ne s'est pas décidés ; on s'est laissé faire par une évidence qui attendait son heure. On a tout chargé, on est partis, et on a commencé là-bas ce que les gens appellent une nouvelle vie, comme si la vie avait des chapitres distincts, comme si l'on pouvait vraiment recommencer. En réalité, on recommençait avec tout ce qu'on était déjà, mais dans la pierre, dans le vent, dans ce pays qui ressemblait à quelque chose qu'on aurait cherché longtemps sans savoir que c'était cela qu'on cherchait. Louis est né à Mende, le troisième, le Lozérien, le seul vraiment né ici, celui qui n'a pas connu autre chose que ce ciel-là, ces pierres-là, et considère les causses comme l'état normal du monde. Onze ans ont passé depuis la naissance de Louis. Quinze

depuis notre arrivée ici. Pas vite, pas lentement. Comme passent les années qui ont du contenu. On a construit la maison, le jardin, cette vie patiente et belle que font les gens qui s'installent vraiment quelque part au lieu de s'y poser seulement. Les enfants ont grandi dans la lumière de la Lozère, dans ses hivers francs et ses étés secs, avec cette liberté particulière des enfants de campagne qui savent encore ce que c'est que d'avoir de l'espace. Marion était partout dans tout cela, pas en bruit, en présence. Moi, je lançais, je voyais le chantier d'ensemble, je fixais souvent la direction ; elle arrivait derrière et elle finissait. Les peintures posées avec une minutie que je n'aurais jamais eue. Les pentures alignées au millimètre. Le jardin où elle plantait le beau avec cette patience des gens qui savent que les choses vraiment belles ne poussent pas vite. Et elle s'améliorait, cette progression silencieuse, sans fanfare, sans qu'elle n'en parle jamais. Les repas, d'abord simples, étaient devenus avec les années plus fins, plus justes, avec ce soin du détail qu'elle met à tout, elle qui dit pourtant détester cuisiner. Comme si même ce qu'elle n'aimait pas méritait d'être bien fait. Un roc. Une force tranquille qui ne se vante pas, qui ne réclame pas, qui est là, vingt ans, trois enfants, plusieurs vies, une maison construite pierre après pierre. Puis la routine s'est installée, comme elle s'installe toujours : doucement, sans qu'on la voie venir, avec ses vertus et son poids. Le quotidien a ses beautés propres, ses petits rituels, cette tiédeur familière des choses qu'on ne choisit plus parce qu'elles sont là depuis longtemps. Mais il a aussi cette façon d'émousser les angles, d'arrondir ce qui était vif, de faire paraître normales des choses qui méritaient encore d'être regardées. Les enfants grandissaient, la maison tenait, le jardin donnait. Et quelque chose, imperceptiblement, cherchait de l'air sans savoir où en trouver. Pas chez elle. En moi. C'est important de le dire. Marion n'avait pas changé. C'est moi qui cherchais sans savoir quoi. La maison, elle, continuait. Louis arrive dans la cuisine avec cette façon qu'ont les enfants de onze ans d'occuper l'espace, bruyamment, sans le savoir. Je la regarde faire depuis ma chaise. Elle est bonne mère. Elle est bonne à tout ce qu'elle fait, c'est une des choses que j'ai comprises

très vite sur elle, une de celles que le temps n'a pas démenties. Ce n'est pas de la perfection, Marion déteste ce mot, elle dit que la perfection est une façon de ne jamais commencer. C'est autre chose. Une façon d'être présente vraiment, complètement, à ce qu'elle fait et à ceux qu'elle aime. Anouk descend à un moment, traverse la cuisine, dit bonsoir sans s'arrêter. Dix-huit ans, déjà à moitié ailleurs, dans ses études, ses amis, cette vie qui commence et qui n'a plus vraiment besoin de nous pour tourner. Je la regarde disparaître dans le couloir. Marion ne dit rien. Elle a compris cela avant moi, que les enfants partent, que c'est bien qu'ils partent, que notre travail c'était de les rendre capables de nous quitter. Elliot ne descend pas. Il a dix-sept ans et une chambre qui est devenue un territoire. Marion lui monte une assiette sans commentaire, sans reproche. Je l'entends monter l'escalier, frapper doucement, redescendre. C'est comme ça depuis quelques mois. Elle dit que cela passera. Elle a probablement raison. Après le dîner, elle range, elle rince, elle lance la machine. Je propose de l'aider, elle dit non, ça va. Je n'insiste pas, c'est un vieux débat que nous n'avons jamais vraiment eu, une répartition qui s'est installée sans qu'on la décide et que je n'ai pas eu le courage de remettre en question assez tôt. Ce soir comme d'autres soirs, je reste assis à la regarder faire et je sens quelque chose qui ressemble à de la honte, ou à de la gratitude mal placée. Je ne sais pas exactement. Louis vient s'asseoir contre moi sur le canapé. Il sent le savon et le crayon de papier. Il pose la tête sur mon épaule sans rien demander, juste être là, juste le contact, comme les enfants savent encore le faire à onze ans. Je pose la main sur ses cheveux. On regarde la télévision sans la regarder vraiment. Marion s'assoit en face de nous. Elle a pris son téléphone, des messages professionnels, probablement, elle en reçoit souvent tard. Mais elle lève les yeux une fois, elle nous regarde tous les deux, et quelque chose dans son visage se détend, une satisfaction tranquille, profonde, le visage d'une femme qui a exactement ce qu'elle voulait. Je soutiens son regard une seconde. Je souris. Elle sourit. Vingt ans. Plus tard, au lit, elle s'endort vite. Elle s'endort toujours vite, le sommeil des gens qui ont vraiment dépensé leur journée. Sa

respiration se pose, s'allonge, devient régulière. Dans le noir, je la sens contre moi, tiède, réelle. Je pense à Elle. Pas longtemps. Juste une image, ses mains sur le bois, ce sourire qui précède le rire. Puis je ferme les yeux et je chasse l'image, ou j'essaie, avec la maladresse de quelqu'un qui commence à comprendre qu'on ne chasse pas ce genre de chose. Marion bouge légèrement dans son sommeil. Sa main trouve la mienne sous la couverture, s'y pose, sans qu'elle le sache. Je reste longtemps les yeux ouverts dans le noir. Elle veut juste que je sois heureux. C'est tout ce qu'elle a toujours voulu, depuis Montpellier, depuis le musée des horreurs sous la pluie de Londres, depuis les années à Barcelone et les étés de Lozère. Toutes ces années autour de cette même phrase, dite et non dite, vraie comme au premier jour.

Je ne sais pas si je le mérite.

Chapitre 3
La vitre

— Amis des cordes, des pierres et du bois, salutation.

Elle dit ça à la caméra et s'arrête tout de suite, parce que ce n'est pas encore tout à fait juste. Ce n'est pas la phrase. C'est l'infime décalage entre le ton et le visage, cette petite avance du sourire sur le reste, comme une cale glissée trop tôt sous une pièce encore bancale. Elle souffle par le nez, coupe, recommence.

— Amis des cordes, des pierres et —

Non. Trop fabriqué encore. Elle recule d'un pas, revient, jette un œil à l'écran de contrôle. Le trépied est planté dans l'angle, près de la fenêtre haute, là où la lumière du matin tombe le mieux sur l'établi. Le cadre est bon. Les outils entrent bien derrière. On voit le fer à cintrer, les gabarits suspendus au mur, l'étagère à serre-joints, le mur rejointoyé à la chaux. On voit aussi, posés à plat, une éclisse en attente, un manche encore brut, un chevalet à peine dégrossi. On voit assez pour croire au désordre. Pas assez pour apercevoir la caisse de linge propre sous le banc ni le seau d'enduit oublié derrière la porte. Elle appuie de nouveau sur enregistrement. Cette fois, la phrase sort entière, ronde, avec ce rien d'autodérision qui dit aux gens de l'autre côté : vous pouvez entrer. Pas besoin de faire semblant. Pas besoin de se tenir autrement qu'on se tient dans une vraie pièce. Elle parle à l'objectif comme à quelqu'un assis là, sur le tabouret bas. Quelqu'un de concret. Un type de quarante-six ans qui a récupéré une vieille guitare chez son père. Une femme qui regarde ça dans sa cuisine en pliant du linge. Un gamin qui rêve d'atelier depuis une chambre de lotissement. Un retraité qui n'osera jamais se lancer mais veut croire, une demi-heure, que c'est encore possible. On ne parle pas à quinze mille personnes. On parle à une seule, et les autres se reconnaissent par grappes.

— Vous avez été nombreux à me réclamer une vidéo sur les ajustages fins, ceux qui, sur un instrument, ne pardonnent rien. Alors on va faire ça.

Un temps.

— Enfin, on va essayer.

Le ton est bon. Elle le sent à la nuque. Elle montre le fer à cintrer, les gabarits, les petits rabots, les nomme les uns après les autres avec cette tendresse bourrue qu'on réserve aux bêtes utiles. Puis la ponceuse à bande stationnaire qu'un ami lui a bricolée, avec ça elle affine, elle reprend, elle polit, c'est une merveille, et enfin la petite scie à ruban, au fond.

— Celle-là, je ne m'en sers presque jamais. Elle n'est même pas fixée, regardez.

Elle la pousse du doigt. La machine bascule légèrement sur son support. Elle rit toute seule. Elle enchaîne plus librement maintenant. Les mots viennent avec leur cadence à eux, non plus avec celle du trac. Elle parle des bois de résonance, de ceux qui plient et de ceux qui tiennent, des pièces qu'on verra et de celles qu'on ne verra jamais. Elle parle des outils à main et des machines, de l'erreur romantique qui consiste à croire qu'une pièce reprise au couteau vaut toujours mieux qu'un ajustage proprement fait à la machine. À un moment, elle lève les yeux hors cadre, comme si quelqu'un lui demandait vraiment quelque chose.

— La peine n'ajoute pas toujours de valeur au geste.

Celle-là, elle la gardera peut-être au montage. Puis elle coupe. Le silence de l'atelier revient d'un coup. Le vrai silence. Celui qui ne joue pas. Traversé seulement par le ronflement bas du poêle, le craquement sec d'une bûche qui se fend, et dehors, sous le noyer, par la voix de Camille qui monte et descend dans le jardin selon des drames connus de lui seul. Lucie reste une seconde immobile, la main encore sur le trépied. Il y a toujours un moment étrange après le tournage. Comme quand on descend d'une scène sans avoir jamais eu l'impression d'y monter. La femme qui parlait à la caméra il y a dix secondes, c'était bien elle, rien de faux là-dedans, rien de déguisé, et pourtant ce n'est déjà plus tout à fait celle qui détache

maintenant le micro-cravate de son pull. Il y a la Lucie de l'écran. Et il y a la Lucie qui fabrique l'écran. Les inconnus, de l'autre côté, ne verront jamais que la première. Ils ne verront pas non plus qu'elle vient de tourner la séquence quatre fois. Que la première était trop sérieuse. La deuxième trop bavarde. La troisième gâchée par les chiens qui s'étaient mis à répondre d'une cour à l'autre, le tracteur du voisin derrière le mur, et Camille qui se disputait dehors avec la fille de la voisine, les deux du même âge, les mêmes colères nettes, les mêmes réconciliations dix minutes plus tard. Que sous l'aisance du ton il y a des phrases reprises, des hésitations rabotées, des respirations déplacées au montage pour que tout ait l'air plus facile qu'en vrai. On croit, en regardant ses vidéos, à une femme qui parle comme elle respire. C'est faux. Elle parle comme elle ajuste : en reprenant jusqu'à ce que ce soit juste. La légèreté est un des travaux les plus lourds qui soient. Le montage se fera tard ce soir, ou un autre soir, après Camille, après le dîner, après la vaisselle, quand le moulin sera redevenu ce qu'il est toujours vraiment : un lieu où le bruit retombe et où les choses peuvent enfin être resserrées. C'est sa deuxième journée de travail, celle que personne ne facture.

Elle a commencé cette chaîne il y a sept ans, presque pour rien : documenter le chantier, garder trace, montrer deux ou trois choses à des proches. Puis les inconnus sont arrivés. Dix d'abord. Cent. Mille. Bien davantage. Elle n'a jamais su exactement ce qu'ils venaient chercher, jusqu'au jour où elle a fini par le lire entre les lignes : ils viennent vérifier que c'est possible. Qu'on peut vivre comme ça. Travailler de ses mains. Élever un enfant seul. Relever un moulin. Refuser le ciment. Filmer le travail sans se vendre avec. Rester debout sans demander la permission à personne. Sans l'avoir cherché, elle est devenue la preuve de quelque chose. C'est flatteur certains jours. Épuisant d'autres. Parce qu'être une preuve, c'est du travail supplémentaire. Il ne suffit plus de tenir sa vie, cela, elle le ferait caméra ou non. Il faut aussi porter l'image de quelqu'un qui continue. Et cette image pèse parfois plus lourd que les poutres. Elle pose le micro dans sa boîte, referme le couvercle. Sur l'établi, la pièce qu'elle filmait l'attend. Un ajustage de manche, justement.

Celui qu'elle vient de montrer à l'objectif, et que la caméra éteinte laisse redevenir ce qu'il est : non pas une séquence pédagogique, mais un problème de bois. Les ajustages ne pardonnent rien. Un dixième de trop, et la pièce joue. Un dixième de moins, et cela force, cela marque, cela laisse au cœur du fil une trace que le bois gardera plus longtemps que vous. Le bois a de la mémoire. Plus que la plupart des gens qu'elle a connus. Il enregistre tout : la violence, la maladresse, la précipitation. Mais aussi la patience, le soin, la main qui revient au bon endroit jusqu'à ce que la matière cesse de résister. Elle trace au couteau, pas au crayon. Le crayon laisse une marge. Une hésitation. Le couteau, lui, dit une chose et une seule. Pour les coupes fines, elle prend la scie japonaise, celle qui coupe en tirant, fine, presque souple, dont le trait entre dans le bois comme une phrase bien dite dans une conversation inutile. Les reprises plus franches, en revanche, elle les fait à la machine depuis longtemps ; le panache du tout-à-la-main, elle a donné. Il y a un âge où l'on cesse de confondre la souffrance et la valeur. Le métier, ce n'est pas de s'abîmer avec panache. C'est de finir juste. Le corps retrouve sa cadence sans qu'elle ait besoin de lui parler. Et sur l'index de sa main gauche, la vieille cicatrice tire un peu, comme chaque matin froid, une ligne pâle, tordue, qui contourne l'articulation et que le chirurgien avait recousue de son mieux, des années plus tôt, après l'histoire de la meuleuse dont elle ne parle plus qu'en riant. Le doigt a gardé sa fonction. Il a perdu sa ligne droite. Les mains d'artisan sont des registres. On y lit les années. Certaines pages sont plus propres que d'autres.

Dans l'atelier, la vieille enceinte posée sur l'étagère à quincaillerie joue un morceau de blues malien, une guitare maigre, nerveuse, qui tourne sur elle-même comme un chien avant de se coucher, une voix qui ne cherche pas à séduire et qui finit pourtant par occuper toute la pièce. Elle a des périodes. Certains jours, c'est Debussy ou du violoncelle seul, quelque chose de clair, de profond, qui laisse de l'air entre les gestes. D'autres fois, du rock plus sec, plus brut, juste assez pour pousser la journée sans l'écraser. Et puis il lui arrive de laisser tourner des choses plus imprévisibles : un

vieux rocksteady jamaïcain, une chanteuse hongroise inconnue, un morceau trouvé par hasard et gardé trois semaines comme on garde un outil qui tombe parfaitement dans la main. Elle ne sait pas écouter la radio. La radio décide pour vous, remplit les blancs, choisit l'humeur du jour à votre place. Décider pour elle est une chose qu'elle ne délègue plus depuis longtemps.

L'ajustage s'emboîte. Pas tout à fait. Il reste un rien de résistance, une plainte à peine audible, ce petit refus mat du bois qui dit que ce n'est pas encore ça. Elle reprend le ciseau. Un passage. Deux. Trois à peine. Elle essaie de nouveau. Cette fois, le bois entre. Sans forcer. Sans jeu. Avec ce son plein, contenu, presque rassurant d'une chose qui trouve exactement sa place. Elle reste un moment à regarder l'assemblage. Les lignes se répondent d'une pièce à l'autre, le fil du noyer courant comme s'il se souvenait encore de son arbre. C'est une commande, une guitare baroque pour un client de Lyon, en noyer de pays séché à l'ancienne. Elle aurait pu simplifier, aller plus vite, gagner trois jours. Le client n'aurait sans doute jamais vu la différence. Mais elle, oui. Et cela lui suffit depuis longtemps à trancher. Faire correctement, y compris là où personne ne regardera jamais : c'est peut-être cela, son métier au fond. La caméra ne filme que ce qui se voit. Le reste, le joint bien pris, la coupe invisible, l'angle repris au revers, la tension future des cordes déjà pensée dans le bois, le reste ne se montre pas. Il se sait. Et tout, ici, appartenait à ce reste-là. L'atelier sent la sciure fraîche, l'huile de lin, la fonte tiède des machines encore récemment éteintes. Cette odeur-là, elle la reconnaîtrait partout, non parce qu'elle est belle en soi, mais parce qu'elle est à elle. Ce mélange précis. Cette lumière. Ces murs à la chaux qu'elle a rejointoyés pierre à pierre. Ce grand volume ouvert où le froid s'invite encore trop librement l'hiver. Rien de tout cela n'était venu gentiment. Personne ne lui a donné cet endroit. Elle l'a pris. Quand elle est arrivée ici, le moulin n'avait plus de toit sur un tiers de sa surface. Les ronces poussaient à l'intérieur. L'agent immobilier parlait comme parlent les gens quand ils savent qu'ils montrent quelque chose de presque irrachetable : avec des gestes vagues, des formules prudentes.

— Ça peut avoir du charme, pour quelqu'un de motivé.

Une belle pierre de taille, froide, mouillée, légèrement sortie du mur. Elle avait posé la paume dessus, et quelque chose avait répondu. Pas une voix. Pas une vision. Seulement cette sensation très nette que la matière, parfois, reconnaît qui vient à elle. Elle avait signé. Le toit du moulin n'est d'ailleurs toujours pas refait. Cent quatre-vingts mètres carrés de tuiles anciennes, moulées à la cuisse, devenues poreuses et cassantes. Chaque hiver, elle court après les fuites, comble, reprend, repousse. La banque, polie mais réaliste, ne lui accordera pas un autre prêt avant longtemps. Alors elle priorise. La maison d'abord. Le toit qui protège un enfant avant celui qui protège un atelier. Le reste viendra plus tard. Ou pas tout de suite. On ne restaure pas une ruine en exigeant qu'elle soit confortable d'abord. On commence par ce qui tient debout, et on remonte le reste autour, dans l'ordre où le permettent l'argent, le temps, la force. Ce n'était pas une philosophie. C'était une chronologie de survie. Les deux premières années, elle a vécu dans une caravane garée contre le mur sud. Une vieille caravane fatiguée, achetée presque rien, calfeutrée au mieux, chauffée par un poêle minuscule. Camille avait deux ans, puis trois. Il y avait les nuits où le vent faisait vibrer toute la caisse. Les matins où le premier geste consistait à relancer le feu avant même d'ouvrir complètement les yeux. Les lessives à moitié gelées, les bottes toujours humides, les casseroles qui tintaient dans les virages quand elle allait chercher quelque chose au bourg. Il y a un matin qu'elle revoit mieux que les autres, sans savoir pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. La mémoire choisit ses pièces à elle, sans consulter personne. Un matin de février. Elle s'était réveillée parce que le froid l'avait réveillée, ce qui en dit long sur le froid. Sur la vitre, la buée du sommeil avait gelé en fougères blanches si fines qu'il avait fallu une seconde pour comprendre qu'elles étaient belles et qu'elles annonçaient surtout une emmerde de plus. L'eau des bidons avait gelé. Pas juste en surface. À cœur. Elle avait dû casser la glace au manche d'un tournevis, puis poser le bidon entier contre le poêle et attendre, accroupie, les mains autour d'un bol vide, que quelque chose

revienne à l'état liquide. Camille dormait encore dans le duvet. Le nez rouge. Un poing sorti de la couverture. Lucie lui avait remonté le duvet sur la main avec cette douceur automatique que donnent les années de fatigue. Et elle avait pensé, très exactement, sans drame, comme on constate l'état d'une charpente : *Ça ne peut pas durer comme ça. Et ça va durer encore.* Les deux à la fois. L'impossible et le quotidien. Tenus dans la même caravane, le même matin, le même corps. Puis l'eau avait dégelé. Elle avait fait le café. La journée avait commencé comme commencent toutes les journées de ceux qui n'ont pas le choix : par le geste suivant. On ne pleure pas sur un bidon gelé. On le pose contre le poêle. Elle se douchait dehors, à l'eau froide, sous un appentis de tôle. Et elle avait fini par y prendre goût, à cette claque brutale du matin qui remet les pendules du corps à l'heure et fait paraître tiède tout le reste de la journée. Elle se douche encore dehors maintenant, par choix. Beaucoup trouvent ça fou. Elle trouve fou de payer pour s'affaiblir. Elle n'a jamais raconté ces années-là en entier. Des fragments, parfois, dans ses vidéos. La caravane, les hivers, les bidons, glissés en riant. Les gens prennent souvent cela pour de l'anecdote pittoresque. Très peu comprennent ce que c'était vraiment : une femme seule, avec un tout petit garçon, dans une caravane, l'hiver, dans l'Aveyron, du côté de Saint-Jean-du-Bruel, devant un chantier impossible, avec personne derrière. Personne. Elle ne s'en plaint pas. Elle n'en tire pas gloire non plus. C'est le chemin, c'est tout. On ne commente pas le chemin. On le marche.

Le père de Camille n'existe pas. C'est la formule intérieure qu'elle a fini par adopter, après avoir essayé les autres. Toutes fausses, d'une manière ou d'une autre. Toutes trop bavardes. Toutes déjà en train de fabriquer une histoire là où elle ne veut précisément plus d'histoire. Il n'existe pas. C'est tout ce qu'elle s'autorise, non pour dire ce qu'il est devenu, mais pour s'interdire d'y revenir. Pas pour toujours, peut-être. Mais pour maintenant. Parce qu'elle ne veut pas, ou ne peut pas encore, en parler autrement. Une inexistence qu'elle a scellée elle-même et dont elle ne parle à personne. Ni à ses amies. Ni à sa mère. Ni à la caméra. Camille a

posé ses questions entre cinq et sept ans, avec la précision chirurgicale des enfants qui ne savent pas encore qu'il y a des endroits où appuyer moins fort. Lucie a répondu ce qui pouvait être répondu sans mentir et sans saigner.

— Non, ce n'est pas à cause de toi.

— Non, il ne reviendra pas.

— Oui, moi je suis là.

Cette phrase-là a tout tenu. Les hivers de caravane. Les nuits de doute. Les banques qui disaient non. Les artisans qui souriaient en coin dans les salons professionnels en la voyant approcher seule d'un stand de machines.

— Moi, je suis là.

Une charpente tient sur moins que cela.

Et puis il y a la caméra, toujours là dans l'angle, qui a tourné par moments tout l'après-midi. Au début, Lucie ne croyait pas vraiment qu'on la regardait. Elle filmait pour elle, comme on tient un carnet. Les premiers commentaires l'avaient amusée. Puis touchée. Puis un peu inquiétée par leur nombre. Aujourd'hui, ils sont quinze mille à la suivre, un chiffre qui ne veut rien dire pour elle. On ne se représente pas quinze mille personnes. Ce qu'ils prennent, elle a fini par le savoir : le courage, la liberté, l'esthétique, parfois la solitude. Rarement l'endroit exact. Il y a toujours un léger décalage entre ce qu'elle met dans ses images et ce qui arrive jusqu'à eux, et ce décalage la touche autant qu'il la fatigue. Les jours où elle doute, où le toit fuit, où le devis tombe mal, elle pense parfois à tous ces gens de l'autre côté de l'écran. Elle se demande ce qu'ils diraient s'ils voyaient le verso. La pensée lui déplaît aussitôt. Ce qu'elle montre est vrai. Le reste n'a pas à leur être donné.

La femme qui recommence quatre fois une phrase pour qu'elle paraisse spontanée. La femme qui s'engueule toute seule devant un ajustage mal pris. La femme qui reste trop longtemps le soir à ranger pour retarder l'instant où la maison redeviendra silencieuse. Ils ne le voient pas. Elle s'arrange pour ça, et ce n'est pas mentir. Elle ne

ment jamais sur ce qu'elle montre. Elle choisit seulement de ne pas tout montrer. Ce qui est autre chose. Ce qui s'appelle la pudeur.

Il y a aussi les amoureux. Beaucoup. De toutes les formes. Les timides qui mettent un cœur et s'enfuient. Les bavards qui écrivent des tartines. Les techniciens qui déguisent leur tendresse en conseil sur la chaux, comme si parler dosage permettait de dire le reste. Les chevaleresques qui proposent leurs bras, leur scie, leur week-end. Cela la fait sourire, la plupart du temps, d'un sourire sans méchanceté, presque attendri. Ils sont mignons, au fond. Sincères ou calculateurs, mais maladroits surtout, et cette maladresse désarme plus qu'elle n'agace. Et puis il faut être honnête, cela flatte. Elle ne va pas jouer les offusquées : être désirée à distance par des inconnus qui ne sauront jamais qu'elle a les mains gercées et le dos en compote, il y a pire pour l'ego un soir de fatigue. Elle sait l'effet qu'elle produit, et il lui arrive d'en jouer un peu, sans calcul, un regard caméra une seconde trop long, une vanne qu'elle laisse traîner. Parce que c'est sans danger. Un cœur, une déclaration, une demande en mariage au troisième commentaire, cela l'atteint comme atteint la pluie quelqu'un qui est à l'abri : elle voit tomber, elle reste au sec. Aucun de ces hommes ne franchira jamais l'écran. Elle a mis du temps à comprendre que c'était précisément cela qui rendait tout possible : la distance. Tant qu'il y a la vitre, les choses peuvent grandir sans avoir encore à en porter tout le poids.

— Maman !

Camille est dans l'encadrement de la porte, les genoux terreux, les cheveux défaits, une mèche collée à la joue. Il tient quelque chose dans ses deux mains avec le sérieux de quelqu'un qui transporte un trésor.

— J'ai trouvé un truc.

— Montre.

C'est une grenouille. Verte. Immobile. L'œil rond, sans affect.

— Elle s'appelle comment ? demande Lucie.

Camille réfléchit une seconde.

— Mortaise.

Lucie éclate de rire. Un vrai rire, franc, sans défense, celui qui lui plisse les yeux.

— Pourquoi Mortaise ?

— Parce que t'en parles tout le temps.

Camille repart dans la cour avec sa grenouille, déjà occupé à d'autres affaires vitales. Lucie le regarde filer sous le noyer, encore souriante. Cet enfant a grandi au milieu des copeaux, des pierres et des échafaudages. Il connaît le nom des outils avant celui des marques de céréales. Il croit que toutes les mères savent souder, reprendre un mur, cintrer une éclisse, ajuster un manche ou tailler un chevalet. Un jour, il découvrira que non. Lucie se demande parfois ce qu'il fera, plus tard, de cette enfance-là. On verra. Les enfants font toujours quelque chose qu'on n'avait pas prévu. C'est même à cela qu'on les reconnaît. Et en le regardant disparaître sous les branches, Lucie pense : voilà la seule caméra qui compte. Pas les quinze mille. Celle-ci. Les deux yeux de cet enfant qui, dans vingt ans, se souviendra de la mère qu'il a eue, pas de celle de l'écran, de la vraie, celle des bidons gelés, des ajustages repris, des douches froides et des jours sans relais. C'est pour ce regard-là qu'elle fait juste, là où personne ne regarde. Parce qu'un jour, quelqu'un regardera.

Le soir vient tôt dans l'Aveyron à cette saison. Vers dix-sept heures, la lumière change de nature. Elle perd sa blancheur, jaunit, descend, accroche les pierres du moulin et leur rend un âge qu'elles ne réclamaient pas. Lucie range l'atelier sans se presser. Chaque outil à sa place exacte. La sciure balayée. La guitare protégée sous un linge propre. Le désordre du soir, c'est toujours du temps volé au lendemain. Puis elle traverse la cour et prend sa douche dehors, sous l'appentis. L'eau froide d'octobre, brutale, parfaite. Trente secondes de souffle coupé, puis le corps qui s'allume partout, la peau qui chante, l'esprit rincé de la journée entière. Elle ressort de là neuve. C'est son luxe à elle. Les gens s'achètent des spas ; elle a un tuyau, un ciel, et plus de courage qu'eux. Le dîner est simple. Œufs. Légumes du jardin. Pain d'avant-hier. Camille raconte sa journée avec un niveau d'importance très instable : un caillou

trouvé près du noyer, un drame entre deux copains, un traité de paix signé avec trois gommettes et beaucoup de dignité. Le moulin autour d'eux tient chaud comme tiennent chaud les choses qu'on a faites soi-même, doublement. C'est une vie petite et pleine. Elle ne manque de presque rien, ou, quand quelque chose manque, elle ne sait pas toujours lui donner un nom. Quelqu'un à qui parler le soir, parfois, quand Camille dort et que le moulin se tait. Quelqu'un qui comprendrait sans explication préalable ce que c'est que de mettre les mains dans quelque chose et de ne pas lâcher. Quelqu'un qui saurait ce que coûte le juste, qui n'aurait pas peur de la matière ni du silence. Quelqu'un auprès de qui la tendresse ne demanderait pas d'effort particulier, viendrait simplement, comme vient la chaleur près d'un feu qu'on n'a pas besoin de surveiller sans cesse. Elle chasse cela aussitôt. Elle s'y entraîne depuis des années. Après le bain de Camille, après l'histoire du soir, après les deux verres d'eau, après la question « les grenouilles dorment-elles la nuit ? », elle s'assoit enfin seule avec une tisane et son téléphone. Le poêle ronronne. Dehors, le vent s'est levé sur les causses. Les notifications d'abord. Des commentaires sur la dernière vidéo, la guitare au dos de noyer, mise en ligne il y a deux semaines. Les veines rousses du bois rayonnant sous la lumière, la courbe encore nue avant vernis, les reprises patientes au rabot. Elle les parcourt sans trop y penser.

— Magnifique.

— Incroyable travail.

— Je veux entendre ce qu'elle donne une fois montée.

— Vous m'inspirez.

— Vous devriez faire une vidéo sur vos plantations de tomates.

Les habituels. Puis celui-là. Elle le lit d'abord vite, comme on lit les messages trop longs qu'on pourrait très bien abandonner en route. Puis elle revient au début. Puis elle le relit. Ce n'est pas un compliment. Pas seulement. C'est un poème. Un vrai. Long. Construit. Rimé. Habité.

— Maçonne un jour, luthière le lendemain…

— Ses veines rousses comme un soir sur les Cévennes…

— Et quelqu'un dira : « D'où vient cette table, dis-moi ? »

— Et l'on répondra tout bas : « D'une femme qui savait. »

Elle reste immobile, la tisane oubliée entre ses doigts.

Ce n'est pas le premier message touchant qu'elle reçoit. Il en vient beaucoup. Des maladroits. Des envahissants. Des sincères mais mal tournés. Des hommes seuls qui prennent une vidéo pour une invitation. Des compliments qui cherchent une fente dans le mur. Elle connaît tout ça. Elle sait les écarter. Mais celui-là est différent. Pas dans son désir. Dans sa précision. Quelqu'un a regardé, vraiment regardé. Les plantes nommées en latin. La musique glissée entre deux plans. Le mortier. Le moulin. La poussière balayée. Le travail derrière la vidéo. Et la femme derrière le travail, sans confondre les deux, sans rien réclamer d'emblée, sans faire encore de ce qu'il voyait un prétexte pour approcher davantage. C'est cela qui la désarme. Pas d'être admirée. D'être vue. Elle relit une phrase.

— Ton fils se souviendra que tu n'as jamais fui.

Cette fois, quelque chose bouge vraiment en elle. Le choc est physique. Noir sur blanc. Elle fixe les mots jusqu'à ce qu'ils perdent un instant leur sens, puis les relit encore. Elle pose le téléphone sur la table. Boit une gorgée de tisane froide. Laisse ses yeux remonter jusqu'à la grande poutre de chêne au-dessus d'elle, celle qu'il lui avait fallu trois semaines pour trouver, lever, poser. Le moulin est là. Le poêle. Le vent dehors. Les choses qui tiennent. Puis elle reprend le téléphone. Elle pourrait ne pas répondre. Ce serait plus prudent. Plus propre. Le message rejoindrait les autres, rangé avec les maladroits, les fervents, les solitaires, tous ceux qu'elle remercie de loin sans jamais rien laisser passer d'elle. Mais celui-là ne veut pas rejoindre les autres. Elle le sait à la manière qu'elle a de tenir le téléphone trop fermement, à la gorge devenue un peu sèche, à cette seconde de trop pendant laquelle elle regarde l'écran sans encore bouger. Elle sait aussi ce que répondent ces trois petits visages aux yeux en cœur, même s'ils n'ont l'air de rien. Ils répondent : *j'ai lu*. Ils répondent : *tu m'as atteinte*. Ils répondent pire encore : *je te laisse savoir que tu m'as atteinte*. Alors elle en tape trois. Rien

d’autre. Trois smileys amoureux. Trois signes minuscules, dérisoires presque, mais qui lui paraissent tout à coup beaucoup trop visibles. Elle les regarde une seconde avant de les envoyer, avec cette pensée absurde qu’il est encore temps de les effacer, de remettre la vitre en place, de ne rien devoir au trouble qui monte. Puis elle appuie.

😍😍😍

Aussitôt après, quelque chose en elle recule. Pas du regret. Pas encore. Plutôt cette conscience très nette d’avoir consenti à un déplacement minuscule dont elle mesure déjà le prix sans pouvoir encore le nommer. Elle repose le téléphone. Finit sa tisane froide. Dehors, le vent passe sur les causses avec ce bruit long et patient qu’il a la nuit. Le moulin tient. Il a toujours tenu.

Mais ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, elle comprend qu’un geste presque invisible peut suffire à déplacer toute une vie d’un cran.



Chapitre 4
Le Bûcheron

Il y a un frêne mort au bord de mon terrain. Il penche dangereusement vers le chemin, un hiver de plus et il tombera tout seul, peut-être sur quelqu'un, probablement sur rien. Mais c'est le genre de chose qu'on ne laisse pas au hasard quand on sait faire. Ce matin d'octobre, j'ai chargé la tronçonneuse dans le camion avec les coins, le merlin, et cette vieille habitude du corps qui revient toujours intacte, comme si elle n'attendait que ça. J'évalue l'arbre un long moment avant de toucher quoi que ce soit. Le penchant naturel. Le poids des branches maîtresses. Le vent. La direction de chute se lit dans l'arbre lui-même, il suffit de savoir regarder. Celui-là veut tomber vers le nord-est, dans la pente, là où il ne gênera personne. Très bien. On va l'aider à faire ce qu'il veut. L'entaille de direction d'abord, un trait de scie horizontal, puis l'oblique qui vient le rejoindre, et le quartier de bois qui saute. Puis le trait d'abattage, de l'autre côté, quelques centimètres plus haut, en laissant la charnière, cette bande de bois intacte qui guide la chute comme un gond guide une porte. L'arbre craque, s'incline avec une lenteur de cathédrale, et tombe exactement où je l'avais décidé. Le bruit roule dans la vallée puis s'éteint. Mes mains n'ont rien oublié. Trente ans, et rien oublié. J'avais seize ans la première fois qu'un arbre est tombé là où je l'avais voulu. Je me souviens du formateur, un type énorme et taiseux qui parlait aux arbres plus volontiers qu'aux élèves. Il avait regardé ma souche, la charnière propre, l'angle exact. Il avait hoché la tête une fois. C'était toute sa pédagogie, ce hochement, mais je crois que personne ne m'avait jamais rien dit d'aussi important. Parce qu'à l'école, avant, on m'avait surtout fait comprendre que je n'étais pas grand-chose. Pas méchamment, même pas, c'est presque pire. Par des soupirs, des notes en marge, des orientations décidées dans des salles où je n'étais pas. *Le garçon n'a pas le niveau.* Et le garçon avait fini par

le croire, parce qu'à quatorze ans on croit ce que les adultes répètent. La forêt m'a appris le contraire. Pas d'un coup. Par strates, comme tout ce qui compte. Je passe la main sur la souche fraîche. Les cernes sont nets, serrés au centre, plus larges vers les dernières années. Le frêne avait grandi vite, puis moins. Une maladie peut-être, ou simplement la concurrence des autres arbres, la terre plus pauvre d'un côté, le vent qui l'obligeait à compenser. Les arbres aussi gardent les preuves. Ils ne racontent rien, mais ils ne mentent pas. J'aurais aimé, à seize ans, qu'on me lise comme ça. Non pas à partir de ce que je ratais, mais à partir de ce qui m'avait fait pousser de travers. Un arbre qui tombe juste. Une journée de débardage finie sans casse. L'estime lente des hommes qui ne donnent pas leur respect facilement. J'ai compris dans ces années-là quelque chose que je n'ai jamais perdu : l'intelligence n'a pas une seule forme. Elle est dans les mains de certains, dans le silence d'autres, dans la façon de lire un arbre ou une pierre ou une équation, et ceux qui prétendent la mesurer mesurent surtout leur propre étroitesse. Le reste est venu de là. Tout le reste. Les livres dévorés le soir dans la chambre, les formations enchaînées une à une, les années de cours du soir après les journées de travail, cette ascension lente et entêtée que personne n'avait prévue pour moi, surtout pas moi. Si je sais aujourd'hui apprendre n'importe quoi à n'importe quelle machine, c'est parce qu'un jour un arbre est tombé exactement où un gamin de seize ans l'avait décidé. Je débite une partie du frêne en billots d'un mètre. Le bois est sain à cœur malgré la mort de l'arbre. Les plus beaux tronçons feront peut-être de bonnes planches ; le reste, du chauffage noble. Rien ne se perd quand on prend la peine. Je reprends la tronçonneuse. Le moteur tousse, repart, vibre contre mes paumes. Le bruit efface le reste pendant quelques minutes, et c'est aussi pour cela que j'ai toujours aimé ce travail-là. On ne pense pas sous une tronçonneuse. Pas vraiment. On regarde, on tient, on avance droit. Le monde se réduit à une ligne de coupe. Puis le moteur s'arrête, et les pensées reviennent. C'est ma mère qui m'avait inscrit au CAP. Je ne le lui ai jamais demandé en face, mais je crois qu'elle avait vu juste avant tout le monde, que ce fils

silencieux qui démontait les objets pour comprendre avait besoin qu'on lui donne du vrai, du concret, quelque chose qui résiste. Elle n'a jamais dit *je te l'avais bien dit*. Ce n'est pas son genre. Son genre, c'est de faire, et de laisser les autres comprendre plus tard. À midi, je m'assois sur la souche fraîche, le casque posé dans l'herbe. L'odeur de la sciure de frêne, légèrement âcre, presque verte. Les odeurs sont des machines à remonter le temps, plus précises que tous les souvenirs. Dimanche dernier, je suis passé la voir, à Laval-du-Tarn. Elle vit toujours dans la même maison de bourg, avec ses plantes sur l'appui des fenêtres et ses albums photos qu'elle classe et reclasse comme d'autres font des patiences. Elle a vieilli comme vieillissent les femmes qui ont beaucoup porté, lentement, sans drame, en gardant les yeux vifs. Elle m'a fait un café. Elle m'a demandé des nouvelles des enfants, de Marion, du travail. Et puis, comme je partais, sur le pas de la porte, elle a dit :

— Tu as l'air fatigué, Julien. Pas fatigué de dormir. Fatigué d'autre chose.

Ma mère n'a jamais dit je t'aime. Pas une fois en quarante ans, pas que je me souvienne, et je me souviens de tout. Ce n'était pas de la froideur. C'était sa langue à elle : des gestes exacts, des silences tenus, cette façon de faire les choses bien même quand personne ne regardait. L'amour comme artisanat. L'amour sans déclaration. Elle m'a élevé seule, et je ne mesure que maintenant, avec mes trois enfants et nos deux salaires, ce que cela a dû être. Les fins de mois en apnée. Les choix entre deux nécessités. Cette fatigue qu'on cache parce qu'un enfant n'a pas à la porter. Elle travaillait, elle rentrait, elle faisait tout, et je ne l'ai jamais entendue s'en plaindre. Il y avait dans cette dignité quelque chose d'immense et de terrible : elle m'a tenu debout, mais personne n'aurait dû avoir à être aussi fort. Quelque chose en elle s'était fermé avant ma naissance, une porte dont elle avait jeté la clé et dont on ne parlait pas. J'ai grandi avec cette pièce condamnée au milieu de notre vie, en apprenant très tôt à marcher autour sans poser de questions. Les enfants savent faire ça. Ils sentent les murs invisibles mieux que personne. Ils construisent leurs propres murs en miroir, sans le

savoir, pierre après pierre, avec la même application que ceux qui les ont précédés. Je n'ai ouvert cette porte qu'une fois, beaucoup plus tard. Ce que j'ai trouvé derrière m'a suffi pour la refermer moi-même. Ce qu'elle m'a transmis sans le dire, et c'est le paradoxe de cet héritage silencieux, c'est précisément cette pudeur. Que la valeur d'un homme se lit dans ce qu'il construit, pas dans ce qu'il déclare. Que tenir debout seul n'est pas une souffrance, mais une noblesse. J'ai grandi avec cette certitude dans le corps avant de l'avoir dans la tête. Cette certitude m'a sauvé. Et elle m'a coûté quelque chose que je n'ai pas fini de calculer. Elle devine toujours avant moi. Elle a toujours su, sans jamais demander, sans jamais forcer, comme on sait l'orage, comme on sent dans la pierre le gel qui vient. Dans l'escalier, en redescendant de chez elle, j'ai pensé : elle m'a appris à construire. Elle ne m'a pas appris à habiter. C'est peut-être pour ça que je répare des maisons abandonnées. Je pose un billot debout sur la souche. Le merlin descend trop près du bord ; le bois s'ouvre mal, en biais, et les deux moitiés restent attachées par une fibre nerveuse. Il faut parfois frapper plusieurs fois au même endroit pour que les choses consentent à se séparer. C'est idiot, mais c'est à ce moment-là que l'horloge me revient. Il y a une horloge dans ma mémoire. Elle venait de l'acheter, je m'en souviens parce qu'elle en avait parlé plusieurs jours, avec ce plaisir discret qu'elle avait pour les petites choses belles quand les fins de mois le permettaient enfin. Un matin, elle n'était plus au mur. Elle a pensé que c'était moi. Ce n'était pas moi. Mais elle ne m'a pas cru. C'est ce soir-là, j'avais l'âge où les choses s'impriment pour longtemps, que quelque chose s'est arrêté entre nous. Pas une rupture. Juste une limite posée, silencieusement, dans un regard tenu. Le début d'une distance que ni elle ni moi n'avons jamais tout à fait nommée. Je n'ai jamais su ce qui l'avait fait tomber. Peut-être un courant d'air par une fenêtre mal fermée. Peut-être rien, juste le clou qui avait fini par lâcher, comme les choses lâchent quand on ne les surveille pas. Mais ce n'est pas l'horloge que je revois. C'est le silence des jours d'après, ce silence-là, épais, habité, qui n'est pas l'absence de bruit mais la présence de quelque chose qu'on ne dit pas et qui prend

toute la place. On ne revenait pas sur les choses, chez nous. Elles s'installaient et on vivait autour. Elle était épuisée, je le comprends maintenant. Les dimanches où je l'entendais pleurer doucement dans la cuisine. Les soirs où elle rentrait avec ce visage fermé des gens qui ont tout donné et à qui il ne reste plus rien à donner. Elle portait tout, seule, sans filet, avec cette dignité têtue qui ne demande pas et n'explique pas. Un enfant ne comprend pas l'épuisement de sa mère. Il reçoit ce qui déborde, et il enregistre. Je ne lui en veux pas. C'est vrai, et c'est important. Elle a fait ce qu'elle pouvait avec ce qu'elle avait, et ce qu'elle avait n'était pas grand-chose, à certaines heures. Mais ces années-là ont construit quelque chose en moi que j'ai mis du temps à voir : une façon de tenir les gens à une certaine distance, de garder toujours une main libre. Pas de la froideur. Quelque chose de plus architectural. Une pièce dans la maison qu'on laisse fermée parce qu'on a appris très tôt que les pièces ouvertes coûtent. Il y a eu des hommes, aussi. Pas beaucoup, ma mère n'était pas de celles qui cherchent. Mais ils venaient, restaient un temps, repartaient. Je les voyais apparaître un dimanche d'automne, disparaître sans explication quand les jours raccourcissaient. Certains essayaient avec moi, trop fort, trop vite, avec cette maladresse des hommes qui veulent gagner la mère en gagnant l'enfant. D'autres me laissaient invisible, ce qui était plus honnête. Il y en a un qui est resté plus longtemps que les autres. Je ne me souviens plus de son prénom, ou peut-être que je ne veux plus m'en souvenir, je ne sais pas lequel des deux. Ce dont je me souviens, c'est la lumière de ces dimanches-là, une lumière de fin d'après-midi, jaune et oblique, qui entrait par les fenêtres de l'appartement et faisait des rectangles dorés sur le carrelage. Il était gentil avec moi. Vraiment gentil, pas par calcul, il m'apportait des jouets, une voiture téléguidée un jour, un avion en plastique une autre fois, avec ce sourire doux des hommes qui ne savent pas quoi dire aux enfants et qui donnent des objets à la place. Je prenais les objets. Je ne disais pas grand-chose. Par la fenêtre, on voyait les platanes de la rue perdre leurs feuilles une à une dans le vent, lentement, avec cette résignation tranquille des choses qui savent

qu'elles ne peuvent rien contre la saison. Et puis il est parti comme les autres. Sans explication, les adultes n'expliquent pas aux enfants, c'est une des premières choses qu'on apprend. Un soir de novembre il était là, le lendemain matin il n'était plus là, et dehors le ciel était blanc et bas, ce ciel d'hiver qui efface les contours et rend les villes silencieuses. Ma mère continuait de faire le café avec le même geste exact, le même dos tourné vers la fenêtre, comme si rien n'avait eu de poids, comme si les hommes étaient des saisons, on les laisse passer, on referme le manteau, on continue. Je ne les voyais jamais vraiment ensemble, d'ailleurs. Pas de gestes, pas de mots tendres, rien qui aurait dit : *voilà, ces deux-là s'aiment*. Ils existaient côte à côte comme deux arbres dans un même champ, proches, parallèles, sans que leurs branches se touchent jamais vraiment. Même dans ces dimanches dorés, même quand la lumière était belle et que la rue sentait les feuilles mouillées, il y avait entre eux quelque chose d'intact et d'intouchable, cette distance propre, tenue, qui ne laissait rien déborder. Elle s'est remariée quand j'avais seize ans. Quand je suis parti. Le printemps revenait sur la ville, les marronniers bourgeonnaient dans la rue en bas, et elle refaisait sa vie comme on rouvre une fenêtre longtemps fermée, doucement, prudemment, pour voir si l'air a changé. Comme si elle avait attendu que la maison se vide pour laisser quelqu'un y entrer vraiment. Comme si ma présence avait été le dernier mur entre elle et quelque chose qu'elle n'avait pas voulu que je voie, ou que je reçoive, ou que j'apprenne d'elle sans le vouloir. Je n'ai jamais su si c'était pour me protéger ou pour se protéger. Peut-être les deux. Peut-être que la distinction n'avait pas d'importance pour elle. Dehors, ce soir-là de printemps, les martinets criaient dans le ciel rose, ces oiseaux qui passent leur vie en l'air, qui ne se posent presque jamais, qui ont choisi le mouvement contre la pesanteur. Je les regardais depuis la fenêtre du couloir, mon sac à la main, et je ne savais pas encore que je venais d'apprendre quelque chose que je mettrais des années à nommer. L'après-midi, je fends une partie des billots. Le merlin monte, descend, le frêne s'ouvre en deux dans ce claquement sec qui est un des plus vieux bruits du monde. Le

corps trouve sa cadence tout seul. La pile monte contre le mur sud. Je pense à elle, à un moment, sans l'avoir décidé. À cause du bois, probablement. Je me demande ce qu'elle ferait d'un frêne comme celui-là, quelles planches elle y verrait, ce que ses mains sauraient en tirer que les miennes ne savent pas. C'est une pensée simple, presque innocente. Je la laisse passer sans la retenir. C'est ainsi que commencent les choses dangereuses, parfois : en ayant l'air parfaitement justifiées. En fin d'après-midi, j'ai chargé deux billots dans le camion pour Montferrand. Pas par nécessité immédiate. Par cette habitude que j'avais déjà prise de laisser là-haut un peu de ce que mes mains avaient touché ailleurs, comme si la ruine devait apprendre peu à peu la présence des choses. À Montferrand, avant de repartir, j'ai voulu dégager l'entrée de la bâtisse basse. Depuis des semaines, un affaissement du sol me travaillait. Sous les pierres et les planches pourries, il y avait trois marches, puis un trou noir, un ventre de maison bouché depuis longtemps. J'ai gratté, retiré de la terre sèche, des bouts de bois, des tuiles cassées. Au fond, contre la paroi, la pelle a touché quelque chose qui n'était ni pierre ni bois. C'était une petite cloche. Pas grande. Trop lourde pour sa taille. Noire de terre, verdie par endroits, avec son battant encore pris dans une pièce rouillée. Sur le côté, une fente descendait le long de la robe, fine d'abord, plus ouverte vers le bas. Je l'ai remontée avec précaution, presque gêné de tirer ainsi du noir une chose qui avait dû appeler autrefois. Dans la cour, je l'ai posée sur une pierre plate et je l'ai fait sonner une fois. Le son est sorti faux. Pas mort. Faux. Il montait de travers, boitait dans l'air, puis s'éteignait trop vite, comme une phrase qui n'aurait plus assez de souffle pour finir. Je suis resté un moment à l'écouter disparaître entre les murs. Je me suis demandé d'où venait la fêlure. Un choc net, peut-être. Une chute. Un coup reçu dans le noir du puits. Ou bien quelque chose de plus lent, de plus ancien : une tension dans le métal, une fatigue invisible, des années à porter un son trop grand pour elle jusqu'à ce qu'un jour la matière cède à l'endroit le plus fragile. On croit toujours que les choses se fêlent quand elles tombent. Ce n'est pas toujours vrai. Parfois elles tombent parce qu'elles étaient déjà

fêlées. Je suis resté devant elle avec cette pensée-là, plus longtemps que je n'aurais voulu. Moi aussi, il y avait longtemps que je construisais autour d'une fêlure. Une maison, une famille, des enfants, une vie droite avec Marion, tout cela était vrai, tout cela était beau, et pourtant je comprenais soudain que j'y avais mis plus qu'un amour d'homme adulte. J'y avais mis le désir ancien de fabriquer ce que je n'avais pas eu. Une maison pleine. Une table où personne ne manque. Des voix dans les pièces. Un monde où un enfant ne grandit pas à côté d'une chaise vide. Ce n'était pas une faute. Peut-être même que c'était ce qu'il y avait eu de meilleur en moi. Mais ce jour-là, devant cette cloche fêlée, je me suis demandé pour la première fois quelle part de ma vie j'avais choisie librement, et quelle part n'avait été qu'une réparation commencée trop tôt, avec des outils d'enfant. Une cloche fêlée dans une maison que j'essayais de relever. Cela ressemblait trop à une réponse pour que j'aie envie de l'entendre longtemps. Je verrai plus tard. Certaines choses retrouvées ne demandent pas aussitôt qu'on sache quoi en faire. Elles demandent seulement qu'on ne les rejette pas dans le trou. Je suis resté encore un moment devant le vieux sac, sans savoir si je venais de trouver un objet ou une question. Puis j'ai refermé la bâtisse, ramassé la pelle, et laissé la cloche à son silence de travers. Le soir tombe tôt maintenant. Je charge les outils, je regarde une dernière fois la cour de Montferrand, les deux billots posés contre le mur, le vieux sac sous lequel dort la cloche, le ciel qui vire au violet derrière le château. En bas, la vallée commence déjà à disparaître. La souche du frêne est restée plus loin, au bord de mon terrain, claire dans l'herbe du soir ; mais c'est encore elle que je sens dans mes bras, dans mes épaules, dans cette fatigue ancienne qui me ramène toujours au même endroit. Il y a des hommes qui ont appris la vie dans les livres, d'autres dans les bureaux, d'autres à la guerre. Moi, je l'ai apprise dans une forêt, à seize ans, avec une tronçonneuse trop lourde et un formateur qui hochait la tête une fois quand c'était bien. Tout ce que je suis tient là-dedans. Le reste, c'est de la patience.

Chapitre 5
L'invisible

J'étais de ceux qui regardent. C'était un soir ordinaire de la fin d'été où la maison est chaude et close, où les enfants dorment, où la vie ressemble à ce qu'elle est censée être. J'avais mon téléphone, une recherche sur le rejointoiement à la chaux, et cette fatigue douce des hommes qui ont fait leur journée et qui n'attendent plus grand-chose du soir. Et puis elle est apparue. Je l'avais trouvée en cherchant des informations sur le rejointoiement à la chaux. Une miniature, d'abord. Puis sa voix, l'atelier derrière elle, les mains sur la pierre. Trop juste pour être faux. Trop réel pour être un personnage. Dix-huit mois avant qu'elle sache que j'existais en trois dimensions, j'avais existé sous la forme la plus humble que la modernité ait inventée : un pseudonyme dans une file de commentaires. @pierreseche48. C'était moi. Le premier commentaire date d'un soir de printemps, plusieurs mois après l'avoir découverte. J'avais regardé une vidéo, puis dix, puis toutes. Et attendu. Sans savoir quoi dire, ou comment. Et un soir, après un tutoriel sur les enduits qui m'avait littéralement débloqué un mur, au sens propre, j'étais bloqué sur un mur, j'ai fait la chose que je ne faisais jamais : j'ai écrit.

— @pierreseche48 : Je restaure aussi une ancienne maison de village en pierre, dont il ne reste plus que les murs (le toit s'est effondré). Vos tutos me sont d'une grande aide dans cette aventure ! C'est clair, soigné et super bien expliqué. Merci beaucoup pour ce partage qui motive et inspire !

J'ai appuyé sur publier, j'ai posé le téléphone, et c'était fait, quelques lignes polies dans l'océan des commentaires, un merci de bricoleur à artisane, rien qui dépasse. La maison dormait autour de moi. Dehors, le vent d'avril travaillait les genévriers. Je suis allé me coucher sans y penser davantage, ou en y pensant un peu, je ne sais

plus, la mémoire arrange toujours ces choses-là. Elle a répondu le lendemain. Trois mots :

— @lafluteenchantee : Force à vous !

Je les ai lus un matin de brume, de celles qui montent du Lot et noient la vallée jusqu'à mi-pente, et quelque chose s'est redressé en moi que je ne savais pas courbé. Personne ne prenait cette ruine au sérieux, la famille qui sourit, les collègues qui plaisantent, *ce sera bien quand ce sera fini* qui signifie surtout : *tu n'as pas fini de nous embêter avec ça*. Et voilà qu'une femme qui savait exactement ce que c'était, elle, des murs sans toit, une femme qui avait monté sa charpente seule dans le vent des causses, me disait : *force à vous !*.

J'ai reçu ça comme une poignée de main à travers l'écran. Dehors, la brume se levait doucement sur les pentes, les chênes sortaient du blanc un par un, et je suis resté plus longtemps que nécessaire devant ces trois mots, comme on reste devant un feu qui prend. C'est ridicule et c'est la vérité, et j'ai appris depuis que le ridicule et la vérité voyagent presque toujours ensemble.

Après, je suis devenu ce que des milliers de gens étaient déjà : un habitué. Un de ces pseudonymes qui reviennent sous chaque vidéo, que personne ne remarque vraiment et qui tissent pourtant, commentaire après commentaire, quelque chose qui ressemble de loin à une présence. C'est une liturgie étrange, quand j'y repense, ces rendez-vous que je ne m'avouais pas. Le dimanche soir surtout, quand la maison retombait dans son calme d'après-week-end, les enfants couchés, Marion devant ses séries. Je vérifiais. Pas tous les soirs, je me gardais bien de tous les soirs, comme si la modération prouvait quelque chose. Mais le dimanche, oui. Elle publiait souvent le dimanche. J'avais appris son rythme comme on apprend les marées, sans étudier, par fréquentation. Et quand une vidéo tombait, je la regardais dans cet état particulier que je n'ai jamais retrouvé ailleurs, une attention totale et reposée à la fois, celle qu'on a pour les choses qui ne nous demandent rien. Quarante minutes de chauffe à la flamme nue. Cette façon ancienne de cintrer l'érable sans le fendre, le bois porté juste au bord de céder, retenu là, puis plié comme on plie une résistance qui a fini par comprendre. Le

monde aurait pu s'éteindre autour. Puis je descendais dans les commentaires et je déposais le mien, trois mots, comme les offrandes qu'on laisse sans s'attarder :

— @pierreseche48 : Quelle artiste 

— @pierreseche48 : Admiratif...

Trois points de suspension compris. L'homme qui n'envoyait jamais d'émojis envoyait des cotillons à une luthière de l'Aveyron. Marion, à deux mètres de moi sur le canapé, terminait ses bilans sur son portable. Je ne me cachais pas, il n'y avait rien à cacher, c'est ce que je me serais dit si je m'étais posé la question. Et l'astuce, justement, c'était de ne pas se la poser. Petit à petit, j'entrais dans son univers, et son univers posait des questions auxquelles personne ne répondait. Ce garçon qu'on apercevait parfois au bord du cadre, élevé seule, là-haut, dans le vent des causses. Ce moulin relevé sans personne. Ces hivers qu'elle racontait en riant et qui n'avaient pas dû être drôles. Je m'attardais sur tout : le temps que devaient lui prendre ces vidéos, le montage tard dans la nuit après les journées d'atelier, de quoi elle vivait, comment elle tenait. Je reconstituais sa vie comme on reconstitue un mur ancien, pierre après pierre, par déduction, en respectant les manques. Et plus je comprenais, plus cette vie me paraissait incroyable. Pas incroyable comme un exploit. Incroyable comme une confirmation, la preuve qu'on pouvait vivre selon ses termes, sans demander la permission, et que le prix, quel qu'il soit, pouvait se payer. L'admiration montait, pas d'un coup, par paliers, comme monte l'eau dans une retenue. Je relisais les vidéos comme on relit les livres qui comptent, la deuxième fois pour la technique, la troisième pour autre chose que je ne nommais pas encore. Une fois, elle avait commencé une vidéo par un long plan d'elle fabriquant la porte du petit cabinet au fond du moulin, un vrai travail de menuiserie fine, avec ses filets, ses assemblages invisibles, et dans le dessin même une souplesse qui disait la luthière derrière l'ouvrage, en jouant l'artiste inspirée avec des effets de manche, le geste large, le regard au lointain. Elle s'amusait, mais le soin était vrai. Chez elle, le jeu et le sérieux ne s'excluaient jamais, ils travaillaient ensemble. Derrière la mise en

scène il y avait des années à faire ses besoins dehors, par tous les temps, elle le racontait le plus simplement du monde, comme elle racontait tout ce qui avait été dur. Et le jour où elle s'était enfin aménagé un coin digne de ce nom, elle l'avait fait à sa manière : du récupéré, du solide, du simple, et devant, cette porte de maître, avec dans ses proportions quelque chose de plus juste, de plus chantant que n'en exigeait sa seule fonction. Tout son monde tenait là-dedans, et j'ai mis du temps à mesurer ce que cela disait vraiment. Nous vivons dans un siècle qui a inversé l'ordre des choses, le paraître soigné, l'intime négligé. Des façades impeccables et des intérieurs en désordre. Des cuisines de magazine où personne ne cuisine, des salons d'exposition où personne ne vit, et derrière les portes fermées, le provisoire qui dure, le bricolé, le pas grave, personne ne le voit. Elle faisait exactement l'inverse. Le luxe là où personne n'irait le chercher, comme ces bâtisseurs de cathédrales qui sculptaient le revers des statues, les faces tournées vers le mur, celles que seul Dieu verrait. Ce n'était pas de l'excentricité. C'était une déclaration silencieuse sur ce qui compte : que la valeur d'une chose ne dépend pas du regard qu'on pose dessus, que ce qu'on fait quand personne ne regarde est exactement ce qu'on est, et que la vraie richesse n'a rien à voir avec ce qu'on possède mais avec le soin qu'on met dans ce qu'on touche. Une chaise de déchèterie sous ses mains valait plus qu'un meuble de boutique, parce qu'elle y avait mis du temps, et que le temps était la seule monnaie qu'elle reconnaissait. Je regardais ça depuis mon canapé, dans ma maison bien finie où tout était à sa place. Je ne sais pas ce que les autres voyaient dans ses vidéos, du courage, du charme, une vie de rêve à la campagne. Moi, je voyais autre chose, et cela ne me flattait pas : je voyais quelqu'un qui n'avait pas peur. Pas l'absence de peur des inconscients, l'autre, la rare, celle qui vient quand on a déjà tout perdu une fois et qu'on a survécu, et qu'on sait désormais de quoi le froid est fait. Elle vivait sans filet, sans garantie, sans vrai plan B, et elle dormait la nuit. Moi j'avais tout assuré, tout sécurisé, tout prévu, et je restais éveillé dans le noir à écouter ma vie comme on sonde un linteau, en redoutant le son mat. Il n'y a pas de honte à

admirer. Peut-être seulement à tenir loin de soi ce qu'on n'ose pas vivre. J'étais de ceux qui regardent. Je le savais. Et je commençais à ne plus le supporter.

Elle avait un site, en plus de la chaîne, La Flûte Enchantée, lutherie et artisanat d'atelier, où elle vendait ce que ses mains fabriquaient entre deux chantiers : des instruments, quelques bijoux de bois et des pièces uniques photographiées sur fond de pierre avec ce soin qu'elle mettait à tout. Début décembre, en cherchant des cadeaux, j'ai eu l'idée, parfaitement défendable, et c'est bien ce qui aurait dû m'alerter : *et si les cadeaux de Noël venaient de l'atelier que j'admirais ?* On soutient l'artisanat. On offre du sens. Voilà ce que je me suis dit, et c'était vrai. Sous le vrai, il y avait l'autre chose, soigneusement non formulée : faire entrer chez moi des objets sortis de ses mains. J'ai commandé trois pièces. Des boucles d'oreilles en bois pour Marion, du noyer, sobres, exactement elle. Les mêmes presque pour Anouk, en plus clair. Et pour Louis, un pendentif maori en bois sculpté, un Hei Matau, l'hameçon de Maui, disait la fiche écrite de sa main : honneur, respect, prospérité, harmonie avec les océans, protection de ceux qui voyagent. Mon fils de onze ans avait adoré Vaiana. Il rêvait d'océans depuis. C'était le cadeau juste. Et au moment de payer, le formulaire a fait son travail de formulaire : nom, prénom, adresse. J'ai rempli. Julien, le nom de famille, le village, la Lozère. Après tout ce temps de pseudonyme prudent, et je venais de déposer mon état civil complet dans sa base de données entre deux factures, sans même y penser, parce que c'était un achat, parce que le commerce a ceci de magnifique qu'il rend l'intime administratif. Mon nom a dormi là, chez elle, des mois avant qu'elle sache qu'il m'appartenait. Le colis a pris du retard. Le 23 décembre, rien. J'ai écrit au service client, c'est-à-dire à elle, il n'y avait qu'elle, je le savais :

— @Julien48 : Bonjour, malheureusement je n'ai jamais reçu la commande, c'est dommage, c'était pour Noël... est-ce normal ? Cordialement.

La réponse est arrivée le 24 au soir. Le soir de la veille de Noël. Elle a vérifié un numéro de suivi et répondu à un client à vingt

heures passées, et ce détail-là, sur le moment, m'a traversé sans que je comprenne encore tout ce qu'il disait : une femme seule avec son fils, le soir avant Noël, qui veille sur sa petite entreprise comme on veille un feu, parce que personne d'autre ne le fera.

— @lafluteenchantee : Bonjour, je suis navrée d'apprendre que votre commande n'est pas arrivée à temps pour Noël. Je viens de vérifier votre numéro de suivi : le colis est annoncé livré...

J'ai répondu tout de suite que je n'avais rien reçu, je vous assure, j'ai recopié mon adresse en entier, j'ai proposé de me renseigner de mon côté, le client de bonne foi dans toute sa splendeur procédurière. Trois minutes plus tard :

— @Julien48 : Ah pardon, vous m'aviez donné le numéro 😅 Je vais voir... je vous tiens au courant.

Je suis quand même descendu vérifier la boîte aux lettres, par acquit de conscience, dans le froid de la veille de Noël. Le paquet était là. Contre la jardinière vide, sous l'auvent, livré depuis des jours, sans doute, et personne pour le voir. Et sept minutes après son dernier message :

— @Julien48 : Si c'est bon, c'était dans ma boîte aux lettres !!! Bonnes fêtes !! Et merci pour vos vidéos, je suis fan !

Je suis remonté glisser les trois écrins sous le sapin avant que les enfants ne se couchent. Voilà. L'homme qui apprend aux machines à voir n'avait pas vu un colis dans sa propre boîte aux lettres. J'ai relu cet échange des dizaines de fois depuis, ses trois points d'exclamation, mon émoji honteux, et chaque relecture me renvoyait le même portrait : un homme tellement occupé à guetter quelque chose au loin qu'il ne voyait plus ce qui était déposé devant chez lui. Elle m'avouerait bien plus tard, en riant, qu'elle se souvenait parfaitement de ce client-là : pas du poème, pas des commentaires, du type au colis. C'est toujours par nos ridicules qu'on entre dans la mémoire des gens, jamais par nos grandeurs. Il faut s'y faire. Dans le paquet, il y avait les trois écrins, la facture, et un petit mot manuscrit, sur carton crème, d'une écriture que je découvrais : haute, déliée, d'une régularité d'architecte, l'écriture de quelqu'un chez qui même la hâte est soignée. Quelques mots de

remerciement, joyeux Noël aux vôtres, un L en signature. *Aux vôtres.* Deux mots de politesse ordinaire, et ils m'ont arrêté un moment sans que je sache encore pourquoi. Elle souhaitait un joyeux Noël à ma famille. Elle avait emballé de ses mains les boucles d'oreilles de ma femme. Il y avait là quelque chose que je n'ai pas voulu regarder en face ce jour-là, et qui attendrait son heure, comme tout le reste. J'ai gardé le carton. Il est encore aujourd'hui à plat sous le couvercle de ma caisse à outils, à Montferrand. Je ne savais pas alors que ce petit rectangle crème n'était que la première moitié de quelque chose, et qu'un jour, à une heure et demie de route, un autre papier dormirait quelque part à cause de moi. On se garderait sur papier bien avant de se connaître. Mais ça, l'hiver ne le savait pas encore. Le matin de Noël, j'ai regardé ma famille ouvrir des cadeaux qu'une inconnue de l'Aveyron avait faits de ses mains. Le sapin dans l'angle, le feu dans le poêle, ce désordre de papier déchiré et de rubans qui est le vrai décor des Noëls réussis. Anouk a ouvert son écrin la première, poliment, comme on ouvre à dix-huit ans un cadeau qui n'est ni un téléphone ni des AirPods. Elle a dit elles sont jolies, elle les a essayées une fois devant le miroir de l'entrée, et elles ont rejoint le tiroir de sa chambre dès le lendemain. Ce n'était pas de l'ingratitude. C'était son âge, ce moment de la vie où le bois ne peut pas lutter contre les écrans, où la valeur des choses se mesure encore en notifications. Le noyer attendrait. Le noyer sait faire. Louis a déchiré son paquet comme on déchire à onze ans, d'un coup, sans cérémonie, et puis il s'est arrêté net devant le pendentif. L'hameçon de Maui. Il l'a tenu dans sa paume un long moment, ce gamin qui avait usé Vaiana jusqu'à la corde, et il a demandé qui avait fait ça. J'ai dit : une artisane, dans l'Aveyron. Il a dit : c'est exactement comme dans le film mais en vrai. Il n'a plus quitté le pendentif. Il le porte encore. Quant à Marion, elle a ouvert son écrin avec ce soin qu'elle met à tout, en décollant le ruban adhésif sans déchirer le papier, elle garde les beaux papiers, c'est elle. Les boucles de noyer, sobres, exactement elle. Elle a souri, elle m'a embrassé, elle a dit : tu as bien choisi. Elle les a portées tout cet hiver-là, les a aimées, et a reçu des compliments. Et puis il y a eu le

commentaire du restaurant, et celui-là je le raconte la tête haute parce qu'il est à la fois le plus bête et le plus courageux de toute la série. C'était un jeudi de mars, un de ces moments où l'hiver lâche prise mais où le froid, dès que le soleil tombe, reprend ses droits sur les pierres. J'avais entrouvert la fenêtre du salon malgré la fraîcheur, pour ce premier air qui sentait la terre remuée. Dehors, la vallée s'éteignait maison par maison, et le causse au loin gardait encore ses plaques de neige dans les combes, taches pâles dans le bleu d'encre du soir. Elle venait de publier, le vernissage au tampon de sa dernière guitare, quarante minutes de gestes répétés à l'infini, un calvaire technique qu'elle traversait seule, non par économie, mais parce qu'elle était comme ça : brillante, capable de tout, et profondément heureuse d'apprendre. Elle aurait pu confier la finition à un vernisseur. Elle préférait comprendre, essayer, recommencer. Et moi je regardais ça sans plus savoir m'en détacher, cette femme penchée sur sa caisse en bois brut, qui apprenait sur le tas un geste séculaire, qui se trompait, recommençait, pestait magnifiquement, et qui finissait par faire naître un éclat profond sous ses doigts. Quelque chose m'a traversé ce soir-là que je n'ai pas cherché à retenir. Peut-être la fatigue heureuse de ma propre journée de chantier. Peut-être le vin du dîner. Peut-être simplement l'admiration arrivée à son point de débordement, comme une retenue trop pleine qui finit par passer par-dessus. J'ai écrit d'un élan, sans me relire, ce qui ne m'arrivait jamais :

— @pierreseche48 : Tu es géniale ! Si tu passes à l'occasion du côté de Sainte-Énimie, près des Gorges du Tarn, je vous offre le resto. Par solidarité sincère 👍

J'avais donné une direction. Mesurez l'inconscience : un pseudonyme anonyme parmi des milliers, et je venais de poser un morceau de réel dans un commentaire public, comme on jette une bouteille à la mer en y laissant une trace de soi. Le vouvoiement et le tutoiement se battaient dans la même phrase, *tu es géniale, je vous offre*, l'homme ne savait plus à quelle distance il se tenait, et cela se voyait, et toute la France pouvait le voir.

Elle a répondu dans la soirée :

— @lafluteenchantee : Ahah ^^ J'suis pas si loin, je pourrais prendre ça au premier degré :D

— @pierreseche48 : Je suis sérieux. Avec plaisir.

Et puis plus rien. Le fil s'est arrêté là, suspendu dans l'éther numérique, et pendant des semaines je me suis traité d'imbécile, trop loin, trop direct, le faux pas de l'habitué qui se croit arrivé. Ce que je ne savais pas, ce que je n'apprendrais que bien plus tard, un soir de feu, c'est qu'elle avait souri devant cet échange, et qu'elle s'était dit : *le type de Sainte-Énimie, tiens*, et que le pseudonyme s'était rangé quelque part dans sa mémoire, dans la petite boîte des inoffensifs sympathiques, ce qui, dans son système de classification, était déjà un grade que peu d'hommes atteignaient.

Restait à comprendre ce que j'étais devenu, et je l'ai compris un dimanche soir, en faisant défiler les commentaires sous une de ses vidéos. Ils étaient des centaines. Des milliers, sur l'ensemble de la chaîne. Des hommes surtout, cela se voyait aux pseudos, aux tournures, à cette ferveur particulière. Il y en avait des touchants et des lourds, des discrets et des transis, des qui proposaient leurs bras, leur scie, leur vie. Tous amoureux, au fond, à des degrés divers et sous des déguisements divers, amoureux d'elle, ou de ce qu'elle prouvait : qu'on pouvait être debout, libre, joyeuse et seule, et que la vie pouvait ressembler à ça. Et moi au milieu, @pierreseche48, avec mes cotillons et mon nom de village, rigoureusement indiscernable des autres. J'étais un fan. Le mot m'a fait mal une soirée entière, puis je l'ai regardé en face, comme elle m'apprendrait plus tard à regarder les erreurs : sans m'effondrer. Oui, un fan, un homme marié de quarante-six ans qui attendait le dimanche soir pour vérifier si une inconnue de l'Aveyron avait publié, qui connaissait son moulin mieux que certains coins de sa propre maison, et qui s'était mis, sans s'en rendre compte, à penser à elle en posant ses pierres. Des milliers d'invisibles au fond de leurs matins. J'en étais un. C'est de là qu'est venu le poème.

Elle a publié un mardi une vidéo sur les bois qu'on utilise en lutherie, l'épicéa pour les tables d'harmonie, l'érable pour les fonds,

et puis ces essences plus rares qu'on emploie presque par accident, quand une pièce s'impose d'elle-même. Elle avait deux rondelles de séquoia dans le fond de son rack depuis des années, récupérées on ne sait où, et elle ne savait pas qu'en faire, trop belles pour le chauffage, trop massives pour un instrument. Alors elle avait enchaîné, presque en passant, sur l'une des deux : huit ans de séchage, ses mains à plat sur les cernes, et de là une table entière était née sous nos yeux, comme une parenthèse dans la leçon. Je l'ai regardée trois fois de suite, et à la troisième, quelque chose a débordé, il n'y a pas d'autre mot. Tout ce qui s'était accumulé en des mois de commentaires polis, de cotillons, de blagues dosées au milligramme, tout ce qui n'avait jamais trouvé la sortie a trouvé la sortie d'un coup, et la sortie avait une forme que je n'attendais pas : des vers. Je n'écris pas de poèmes. Je n'en avais pas écrit depuis le collège, où l'on m'avait d'ailleurs fait comprendre que ce n'était pas pour moi non plus. Mais ce soir-là, dans le salon éteint, Marion endormie, j'ai écrit d'une traite quelque chose de long et de rimé. Le voici, tel qu'il est parti, avec ses rimes boiteuses par endroits, ses vers trop longs, ses maladresses que j'ai vues et que j'ai laissées :

Maçonne un jour, luthière le lendemain,
Elle enduit, elle soude, elle cintre et sourit,
Elle reprend une éclisse et poursuit son chemin,
Et son fils grandit au milieu de sa vie,
Apprenant que le beau ne se force jamais.
Il est venu de loin, ce tronc géant et roux,
Cinq siècles de silence inscrits dans son écorce,
Et elle l'a posé là, l'a regardé jusqu'au bout,
Puis a laissé la lame entonner sa force.
Tranche après tranche, le bois s'est offert à la vue,
Ses veines rousses comme un soir sur les Cévennes,
Et de ses mains est née une table inconnue,
Où le temps lui-même vient déposer ses peines.
On mangera dessus. On rira. On pleurera peut-être.

On posera les coudes comme on prie en secret.
Et quelqu'un dira : « D'où vient cette table, dis-moi ? »
Et l'on répondra tout bas : « D'une femme qui savait. »
Elle parle à ses plants comme à de vieux amis,
Connaît le nom latin de chaque herbe rebelle,
Gâche un mortier, reprend ensuite un vernis,
Et chante juste assez pour embellir le moulin.
L'enduit pris, la main balayant la poussière,
Elle se retourne, sourire offert à l'objectif,
Et l'on rit quelque part derrière nos lumières,
Heureux d'être au monde, simplement, fugitifs.
Ils sont des milliers à regarder sans rien dire,
Les yeux grands ouverts, le café froid dans la tasse,
Qui voudraient un peu de ta vie pour sourire,
Qui rêvent d'une forêt, d'une voix, d'une grâce.
Ils sont tombés amoureux, tu le sais, n'est-ce pas ?
Pas tout à fait de toi, quoique, un peu quand même —
Mais surtout de ce que tu révèles à chaque pas :
Qu'on peut rester debout, libre, et s'aimer soi-même.
Il y a la musique glissée entre deux plans,
Ces choix sûrs qui laissent deviner une âme,
Alors continue, toi qui fais du beau avec le temps,
Toi qui tends le moulin comme on tend les deux mains,
Qui montres qu'on peut vivre sans ruse ni détour,
Simplement vraie et droite au cœur de ton chemin ;
La tranche de séquoia gardera pour toujours
La chaleur patiente et fidèle de tes mains.
Ton fils se souviendra que tu n'as jamais fui.
Et nous, les invisibles au fond de nos matins —
Nous garderons en nous, longtemps après aujourd'hui,
Le souvenir discret d'une femme qui savait.

J’ai relu ce poème souvent depuis, pas par vanité, par archéologie. Parce que tout y était déjà, lisible comme des cernes, pour qui aurait su regarder. Personne n’a su. Moi le premier. Le

premier vers d'abord : *Maçonne un jour, luthière le lendemain*. J'avais commencé par ses métiers, pas par elle, pas un mot sur son visage, ses yeux, sa silhouette, rien de ce que les autres commentaires alignaient à longueur de fils. On décrit une femme par sa beauté ; on l'honore par ses compétences. Je voulais qu'elle sache dès le premier vers que celui qui écrivait regardait ses mains travailler avant de regarder le reste, parce que c'était la vérité, et parce que je savais d'instinct que c'était la seule porte qui n'était pas piégée. Nommer le travail, c'était parler d'elle plutôt que de mon désir. Elle vivait assiégée de miroirs tendus ; j'espérais lui offrir autre chose. *Cinq siècles de silence enfermés dans l'écorce*. Je ne savais pas encore ce que cette image portait exactement, seulement qu'elle me tenait davantage que les autres. Les années larges où la sève a coulé facile, les années serrées où il a fallu tenir : l'arbre ne trie pas, il garde tout, et c'est de tout qu'il est fait. C'était d'elle que je parlais. De moi aussi, déjà, sans le savoir. *D'une femme qui savait*. J'ai pesé ce verbe plus que tous les autres. Pas une femme qui osait, qui rêvait, qui se battait, tous vrais, tous plus flatteurs, tous à côté. Savoir. Dans mon monde, celui de la forêt et des cours du soir, c'est le mot le plus haut qui existe : celui qu'on ne vous donne jamais gratuitement, celui que l'école m'avait refusé et que le formateur m'avait rendu d'un hochement de tête. Je lui tendais le mot qui m'avait sauvé. Elle ne pouvait pas le deviner. Je le savais, moi, et cela me suffisait. Et puis il y a le glissement, et celui-là je jure que je ne l'ai pas décidé. Le poème commence à la troisième personne, *Elle enduit, elle soude, elle cintre et sourit*, et quelque part au septième couplet, sans transition, le elle devient tu. *Tu le sais, n'est-ce pas*. Le masque a glissé en cours de route, tout seul, comme glisse une cale mal serrée, j'ai vu le glissement en me relisant et je l'ai laissé, parce qu'il disait la chose exacte : on commence à parler d'une femme, on finit par parler à une femme, et entre les deux il s'est passé ce qui s'est passé, et le poème en gardait la trace comme le bois garde tout. *Pas tout à fait de toi, quoique, un peu quand même,* La seule ligne du poème où j'ai dit la vérité nue, déguisée en pirouette pour qu'elle passe la douane.

J'apprendrais plus tard qu'elle avait souri. La douane était passée. Et puis il y avait ce nous, *les invisibles au fond de nos matins*. Non plus pour me cacher, mais parce que j'avais été l'un d'eux trop longtemps pour l'oublier tout à fait. Je me suis relu une fois, debout. C'était démesuré, c'était trop, c'était exactement ce que je pensais, et pour la première fois en dix-huit mois, j'ai signé de toute ma hauteur au lieu de me planquer dans le on. J'ai appuyé sur publier avant que la voix qui fait les comptes ait fini de s'éclaircir la gorge. Puis j'ai éteint le téléphone, physiquement, le bouton, le noir, comme on referme la trappe après avoir jeté la bouteille. La réponse est arrivée le lendemain soir. Trois petits visages aux yeux en forme de cœur. Rien d'autre. Et je sais maintenant ce qu'il y avait derrière ces trois petits visages, le tiroir, les pliures, tout ce qui viendrait ensuite. Mais ce soir-là je ne savais rien. Ce soir-là j'étais juste un pseudonyme devant trois smileys amoureux, un invisible parmi les invisibles, à sourire tout seul dans le noir de ma cuisine.

Un mois plus tard, un vieux ferrailleur du Rozier me parlait d'une foire.



Matériel protégé par le droit d'auteur

Dans les paysages rudes et lumineux des causses, Les *Cernes du Temps* suit deux êtres que tout sépare, mais qu'un même rapport à la matière, au silence et au geste juste finit par rapprocher.

La semaine, Julien apprend aux machines à voir.
Le soir, il apprend à regarder.

En Lozère, il relève une ruine pierre après pierre. Il a une femme, des enfants, une vie bâtie avec patience. Mais depuis quelque temps, il regarde les vidéos d'une inconnue qui travaille le bois.

Lucie est luthière. Seule avec son fils, elle restaure un ancien moulin, façonne les instruments, filme ses gestes, ses hivers, sa manière de tenir debout. Quinze mille personnes la suivent. Aucune ne voit le verso.

Un soir, Julien laisse un poème en commentaire.
Elle répond.
Et quelque chose commence là, entre deux êtres qui savent ce que coûte le juste, ce que demande la matière, et ce qu'il faut de silence pour tenir debout. Quelque chose qu'aucun des deux n'a le droit de laisser grandir.

Le bois a de la mémoire.
Les hommes aussi.

ISBN 9791098806308
90000
9 791098 806308

Matériel protégé par le droit d'auteur